

516/H/19/5-

AMERIQUE FRANCAISE

3

REVUE MENSUELLE

PAUL TOUPIN

Cherubina SCARPALEGGIA

GERARD PELLETIER

FRANÇOIS HERTEL

ANDRE ANTONUK

JEAN E. BLAIS

JEAN TETREAU

1946

NOVEMBRE
MONTREAL

35c

Paraîtra bientôt!

"La philosophie de la musique"

par

Paul-Emile McCAUGHAN, ptre
Licencié en Théologie,
Docteur en Musique.

Fort volume de 376 pages sur papier
Egghsell de Luxe, avec une préface
de M. Eugène Lapierre, D. Mus.

L'exemplaire: \$2.50
Par la poste: \$2.60

LES EDITIONS DU BLE D'OR
1000 est, boulevard Crémazie
Montréal, P.Q. Canada

BElair 1971

Paul Massé

AVOCAT



152 est, rue Notre-Dame

Tél. DO. 1350 7088, Rue St-Hubert

Consultations 9 a. m. - 6 p. m.

EMILE BRIÈRE, O. D.

SPECIALISTE - OPTOMETRISTE
EXAMEN DE LA VUE

Résidence: 7225 St-Denis CA. 9095

Erigène Godin

NOTAIRE

231, ouest, rue St-Jacques

Montréal

Tél. HA. 5237

Paris vient à vous

LE COUTURIER PARISIEN

ROGER BARROT

a le plaisir de vous annoncer
que vous pouvez désormais obtenir
ses créations de robes, dans
les meilleurs magasins du Canada.
Exigez ses originaux.

PARIS MONTREAL NEW-YORK

INTERNATIONAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

Spécialisés dans le système
électrique et la carburation
d'automobiles, engins sta-
tionnaires, avions, engins
marins, etc.

Venez avec votre auto!

Moteurs électriques, souffleurs
réparés.

Gérard Plourde, gérant général

1037, rue Bleury, MONTREAL

LA: 7251

AMÉRIQUE FRANÇAISE

R E V U E M E N S U E L L E

NOVEMBRE 1946

V I E M E A N N E E , N O 9

La revue "Amérique Française" est imprimée sur les presses de l'Imprimerie de Lamirande à Montréal — l'abonnement est de \$3.50 par année (10 mois) — Les collaborateurs de la revue ont l'entière responsabilité de leurs écrits. — Toute reproduction interdite sans autorisation. Adresser toute communication à *Amérique Française*, 822 est, rue Sherbrooke, Montréal, Qué.

Directeur: FRANÇOIS HERTEL

Sommaire

Les ennemis de la culture française au Canada — <i>François Hertel</i>	2
Départs — <i>Sylvain Garneau</i>	6
Aristophane et Fridolin — <i>Gérard Pelletier</i>	9
La fin d'un naufrage — <i>André Antonuk</i>	15
Bergson et Proust — <i>Paul Toupin</i>	18
Macédoine — <i>Cherubina Scarpaleggia</i>	31
Mallarmé — <i>Jean-Ethier Blais</i>	34
Politique — <i>Jean Tétreau</i>	38
Chronique de la poésie	42
Chronique des livres	47

Les ennemis de la culture française au Canada

J'ai pris la résolution de mettre décidément tout le monde contre moi; et je n'ai cru mieux faire pour atteindre à ce comble de mes désirs que de choisir un sujet particulièrement épineux, dans lequel je pourrais à mon aise « attraper » le plus de gens possible. Pour dire le vrai, c'est presque tout le monde qui, en ce pays, constitue le corps des ennemis de la culture française. Il y a cependant deux groupes particulièrement agressifs qu'il me plaît de dénoncer aujourd'hui: ce sont le groupe de ceux que j'appellerais « les rétrogrades » et le groupe des « avancés »

Le groupe des « rétrogrades » rallie le ban et l'arrière-ban de tous ceux qui sont minés par une triste jalousie de parents pauvres à l'égard de la France. Ceux-ci ne manquent jamais une occasion de dénigrer les formes de la pensée française qu'ils appellent modernes et qu'il faudrait appeler tout simplement progressives. Ils seront par exemple contre la musique moderne, contre la peinture moderne, contre l'architecture moderne, contre les formes modernes en poésie, en théâtre, en philosophie, voire en sciences. Ils ne manqueront pas une occasion de dénigrer le cinéma français, dans lequel ils découvriront toutes sortes d'obscénités inédites, (ce qui équivaut en l'occurrence à préférer le vulgaire « necking » à la plaisanterie un peu leste). Ils s'acharneront contre les évolutions légitimes de l'enseignement de la philosophie en France. Que voulez-vous, en France, on a le souci de s'adapter à son époque, tout autant dans les milieux catholiques que dans les milieux qui ne le sont pas! On s'attaquera, plus ou moins sournoisement, non seulement à l'enseignement qui se donne en France par des professeurs français, mais on s'en prendra volontiers à ces valeureux « missionnaires » de la pensée française que sont les professeurs des collèges français de Montréal. On profitera d'une gaffe faite par quelque monsieur plus ou moins accrédité pour tenter de noircir ceux qui ont le tort de faire passer un courant d'air dans le Sahara de notre enseignement secondaire. On s'attaquera volontiers aussi à la politique française; et on condamnera tous ceux qui ont le malheur de ne pas appartenir à l'extrême droite. Il faut bien l'admettre, avec ce groupe, nous sommes encore à l'époque des cheveu-légers, des Merveilleuses; et peu s'en faut que nous ne réclamions pour emblème national le drapeau blanc du comte de Paris. Ai-je oublié quelques formes de la pensée ou de l'activité française que nos « rétrogrades » ne se soient plu à ternir, à compromettre, à tenter de salir? Je ne sais. Un fait certain en tout cas, c'est que si j'en viens à chercher à mettre des noms sur ces figures plus ou moins

nettes, je n'en trouve presque pas. Le plupart de nos don-quistotte d'extrême droite se « voilent » prudemment sous l'anonymat. Ils ont d'ailleurs une propension fâcheuse à s'emparer des noms des grands hommes de notre histoire. C'est leur faire un sort posthume déplorable.

Il est temps que nous en venions au groupe plus amusant mais non moins infect de ceux que j'appellerais pour leur faire plaisir les « avancés ». Ces derniers sont bien loin de tomber dans le pharisaïsme. Ils professent au contraire un publicanisme intégral. Il faut admettre toutefois que ce sont des publicains sans la pénitence. Ces gens-là, qui soutiennent sans rire qu'ils sont des athées, des libre-penseurs, des êtres dégagés de toutes les contraintes, ont toutefois une peur du diable que la pensée française totale arrive à se développer harmonieusement « sur les bords du grand fleuve ». La pensée française en effet n'est pas uniquement la pensée de Voltaire, ni celle de Comte, ni celle de Michelet, ni celle de Jules Romains. La pensée française totale est, avant tout et par dessus tout, une pensée fortement spiritualiste, et ce n'est que par le truchement de l'influence allemande que le matérialisme a pu s'introduire en France. Par une cruelle ironie du sort, il se trouve que nos « avancés », partisans du libéralisme total, nuisent à l'épanouissement de la pensée française. Ils voudraient diminuer celle-ci à la hauteur d'une certaine forme de dévergondage de l'esprit et de libertinage du coeur. Ils voudraient imposer sous couleur de pensée française les postulats d'une troisième république anti-religieuse et anti-spiritualiste. Ces derniers ont tout de même un avantage sur les premiers: ils signent leur nom. Par conséquent, on peut quelquefois les atteindre. Je me permets donc d'avoir une opinion assez précise sur quelques-uns d'entre eux. Récemment, Emile-Charles Hamel s'est amusé à m'injurier (ainsi que M. Pierre Baillargeon et Madame Jacqueline Mabit) dans un article du *Clairon*. Je connais assez peu Emile-Charles Hamel. C'est même celui du groupe que je connais le moins. Je n'ai pas l'intention de répondre aux insultes et aux insinuations de son article. Je me contenterai tout au plus de déplorer que ce primaire aux allures de valet de chambre soit admis à écrire dans un journal qui se dit sérieux.

Quelques jours plus tard, je lisais dans *Le Canada* un article du jeune Pierre Gélinas. Celui-ci protestait, à la suite d'Emile-Charles Hamel, et dans le même style, contre un article que j'ai publié en septembre dans «Amérique française». Il me taxait en particulier de jalousie parce que je préférerais Jacqueline Mabit et Pierre Baillargeon à Lemelin et à Gabrielle Roy. Esclave de ses préjugés et de ses « amis », ce pauvre Gélinas trahit manifestement la culture française quand il préfère deux débutants qui promettent à deux écrivains authentiques. Les deux premiers, malgré les défauts qu'on peut trouver chez eux, ont un souci évident de clarté,

de précision, d'intensité: toutes qualités éminemment françaises. Les deux autres, ne maîtrisant pas suffisamment les sujets qu'ils traitent, sont nettement « canayens » et manifestent la plus douloureuse incontinence de langage. Mais veut-on savoir l'histoire de la hargne de ce petit Pierre Gélinas? Il y a longtemps que je me proposais de l'expliquer et la pitié m'empêchait toujours de le faire. Puisque j'en suis aujourd'hui à l'exécution des hautes oeuvres, je dirai tout simplement ce qui en est. Il y a quatre ou cinq ans, un petit jeune homme noiraud, gauche et boutonneux, se présentait à mon bureau. J'étais alors professeur au collège Ste-Marie, à Montréal. Comme j'ai l'habitude de recevoir de mon mieux les jeunes écrivains qui, ne sachant à qui s'adresser parmi les plus vieux, finissent toujours par me tomber dessus, je reçus avec politesse et, il me semble, avec charité ce piètre adolescent. Il me présenta une série de poèmes de sa composition et me demanda mon avis à ce sujet. Après avoir lu avec beaucoup d'attention les élucubrations de ce jeune homme, qui aurait pu être de bonne volonté, je lui adressai le conseil qu'un plus vieux adresse d'ordinaire à un débutant: « Je crois que vous avez du talent; mais les poèmes que vous m'apportez sont encore informes. Continuez de travailler, vous finirez, je crois, par écrire des poèmes intéressants. Au surplus, si vous voulez me soumettre d'autres textes plus ramassés, plus denses, mieux construits, je me ferai un plaisir de vous aider. » J'appris quelques jours plus tard par un ami de notre poète que celui-ci avait été profondément vexé de cet accueil qui m'avait paru sympathique et qu'il ne tolérait pas que l'on ne considérât point qu'il ne fût d'ores et déjà un poète publiable. Quelque temps après, Gélinas commençait à écrire dans *Le Jour* et autres feuilles de même acabit toutes sortes d'insultes et de stupidités à mon sujet. Je dois admettre que cette publicité gratuite qu'il me fait avec tant d'application m'a toujours beaucoup amusé.

Le groupe de ceux que j'appelle les « avancés », à défaut d'un mot meilleur, ne se confine pas à Hamel et à Gélinas. Il y a aussi évidemment Jean-Charles Harvey, auquel il sera beaucoup pardonné parce qu'il est bien le seul dans cette galère qui ait produit quelque chose et qui ait réellement du talent. Il y a aussi Guy Jasmin, préposé aux petites besognes moins propres. Il y a enfin le grand mandarin de la bande, l'authentique « revenu d'Europe », le sorbonnard à la manque, l'ineffable René Garneau. C'est lui qui occasionnellement écrit dans des revues françaises publiées au Canada et dans des revues canadiennes publiées en France (je ne sais plus au juste à quoi m'en tenir à ce sujet) qui écrit, dis-je, des manifestes où il affirme avec sérénité qu'il est impossible d'être un écrivain au Canada. Comme admission d'impuissance, il faut admettre que c'est trouvé. Qu'on lise d'ailleurs les proclamations littéraires de ce mandarin de nos lettres! Et qu'on s'avise de comparer la hauteur du ton

et l'assurance des affirmations avec la masse de l'oeuvre produite par ce monsieur! Voilà un journaliste qui est bien l'auteur d'une trentaine d'articles à peu près lisibles, qui n'a par conséquent absolument rien qui lui permette d'être classé comme un écrivain important. Ce journaliste parle du ton d'un Charles Du Bos ou d'un Thibaudet, se donnant des allures de maître et ne manquant pas surtout l'occasion d'étaler sa hargne anticléricale et anti-religieuse. Je dois dire d'ailleurs que je fréquente très peu René Garneau. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'est lorsque nous étions ensemble postulants jésuites au Sault-au-Récollet. Nous sommes en effet entrés la même année dans la Compagnie de Jésus. Hélas! Comme nous devons avoir une destinée différente! Pendant que je me crétinisais, — c'est sans doute ainsi que s'exprimerait René Garneau — dans de longues et pénibles escobarderies, René Garneau (qui demeura huit jours chez les Jésuites alors que j'y demurai dix-huit ans) s'embarquait pour la Ville-Lumière, d'où il devait revenir un jour libéré de toutes les entraves qui avaient assombri sa jeunesse et l'avaient finalement conduit, lui pourtant si digne d'un meilleur sort, vers les « bouches amères » du cloître. Mais revenons-en aux Jésuites et à René Garneau. Les membres du groupe dont il est le chef incontesté me font quelquefois un grief de ma sortie de la Compagnie de Jésus. Ils ont le droit d'avoir à ce sujet leur opinion. Je leur ferai toutefois remarquer que je n'ai pas quitté cette communauté en emportant la caisse, et que je reste en meilleurs termes qu'eux avec les Jésuites. Ceux-ci savent très bien que si je ne sers plus dans les mêmes rangs, je sers toujours la même cause.

Mais je crois qu'il est temps de conclure. Je prétends que les hommes d'extrême droite comme ceux d'extrême gauche (qui dans notre pays ne diffèrent même pas entre eux par les procédés de chantage et d'intimidation dont ils usent et abusent volontiers) sont funestes pour la culture française. Les premiers, par une vue rétrécie, cherchent à empêcher notre peuple de parvenir à la pleine lumière intellectuelle; les autres, confondant la pensée française avec le matérialisme français du XIX^e siècle, (se montrant d'ailleurs par là tout aussi rétrogrades que les premiers) faussent une des données essentielles de la culture française, l'élan vers le spirituel, une inquiétude des pleines lumières.

Quand donc serons-nous parvenus à assez de maturité pour cesser de nous opposer sournoisement dans de stériles querelles de personnes au lieu de tendre unanimement à favoriser l'épanouissement spirituel de notre pays? En attendant ce jour, haro sur les ennemis de la culture française!

François HERTEL

P.S. Je m'aperçois que dans mon « palmarès » des « avancés », j'ai oublié Edmond Turcotte et Henri Girard. Il n'y a décidément rien à dire de ces deux-là.

Départs

Lui

Son regard avait l'or profond du velours noir
Mais son âme filtrait sous sa lueur de cendre;
Un tourbillon d'enfer semblait vouloir y prendre
Une teinte de souffle ou de brise du soir.

Un parfum s'épandait comme d'un encensoir
De ses yeux éclairés qu'on ne pouvait comprendre:
Un parfum sans chaleur et qui semblait descendre
D'un nuage de vin mêlé de nonchaloir.

C'était un grand enfant, un ange de satan.
Sa longue chevelure et son grand front montant,
Son regard insistant dans sa ronde figure,

Tout son être, obsédait, troublait comme un désir.
Et toujours, sur sa bouche à la fois douce et dure
Un sourire moqueur frissonnait de plaisir.

C'était un vagabond

Toujours il s'en allait sur les chemins poudreux.
Toujours seul, sans ami, sans amour et sans haine,
Sans parents et sans but, se souvenant à peine
De son nom. Le soleil seul le rendait heureux;

Le vent, les chemins, il ne vivait que pour eux.
Ses longs cheveux étaient saturés de l'haleine
De tous les pays. Et le souffle de la plaine
Vivait dans sa chair et dans ses haillons lépreux

Qu'il avait déchirés aux ronces des chemins...
Il voulait transformer l'univers de ses mains,
Saccageant, refusant, niant tout, dans son rêve.

Et, superbe, serein, il lançait vers le ciel
De fiers défis, et vers l'enfer pestilentiel
Des sourires moqueurs qu'il prodiguait sans trêve.

Il n'arrêtait jamais

Il s'en allait ainsi, murmurant pour lui seul
Des rêves, des projets, et d'immenses poèmes,
Ne se lassant jamais de toutes ces bohèmes
Et de tous ces repos pris aux pieds d'un tilleul,

Dans le gazon chargé de parfum de glaïeul
Sauvage, et des sommeils pleins de rêves suprêmes.
Ne se lassant jamais des repas de carêmes
Avalés à la mémoire de quelqu'aïeul,

Assis sur une tombe en marbre frais et dur
A l'ombre d'une église en un hameau peu sûr...
Il s'en allait ainsi, à travers les villages,

Les villes, les pays, les plaines, les sommets,
Les fleuves et les monts, et sur tous les rivages,
Sans jamais se lasser, sans arrêter, jamais.

Avant

Les cris, les pots brisés, les tables se choquant,
Dans la fumée et dans l'odeur rouge de bière...
Des buveurs moroses sentant le cimetière;
Et d'autres riant, joyeux; et d'autres se moquant

Entre eux; et d'autres qui se font tout un cancan
De commère; l'allure indifférente et fière
Au milieu de ce bruit, une chope de bière
Sur sa table, il pensait, vaguement calme, quand

Il aperçut un homme qui le regardait
Fixement, accoudé sur une table proche.
L'homme était ivre un peu, assez vieux, et très laid.

Mais sa barbe soyeuse et son regard caché
Lui faisaient un aspect digne, un peu recherché,
Malgré son habit sale et sa cravate croche.

Ils s'assirent ensemble . . .

Ils parlèrent tous deux, longtemps, tout en buvant
 Leur bière, et goûtèrent ensemble cette ivresse
 Lente et progressive qui comme une caresse
 Emplissait leur âme d'un bien-être fervent.

Isolés comme un brumeux paraient
 Dans cet antre bruyant, par cette enchanteresse
 Liqueur, ils parlèrent longtemps de leur détresse.
 — L'un conta ses projets; l'autre ses jours d'antan.

Ils parlèrent ainsi que de très vieux amis
 Ces deux étrangers que le hasard avait mis
 Ensemble pour un soir. Et comme en un mirage

Le vieux faisait paraître et s'éteindre suivant,
 Son désir, les pays qu'il avait vus, avant.
 — Ils parlèrent longtemps d'un merveilleux voyage.

Fin

Et puis voilà comment un jour ce grand enfant
 Quittant tous ses amis, ses parents et sa ville,
 Avait fui pour toujours cet avenir servile
 Qu'on lui offrait. — Et plein d'un rêve triomphant,

A travers les pays il s'en va maintenant.
 Personne ne le connaît en aucune ville
 Car jamais il n'arrête sa marche fébrile.
 — Il devait revenir, mais encor on l'attend.

Et je crois que longtemps il cherchera ainsi
 La fin de son rêve. Et depuis longtemps ici
 On aura oublié cet enfant exécrable

Lorsque soudain, un jour, épuisé, résigné
 A jamais ne chercher rien qui fût introuvable
 Il reviendra, le pauvre, et mourra, indigné.

Sylvain GARNEAU

Aristophane et Fridolin

Démosthène

Approche donc, et lamentons-nous ensemble comme deux flûtes qui jouent un air d'Olympus.

Démosthène et Nicias

Mù mù, mù mù, Mù mù, mù mù, Mù mù, mù mù, Mù mù...

(Les Chevaliers, Acte I, Scène I)

Non, cher monsieur. Je ne suis pas un garçon sérieux et je ne tiens pas à vous laisser croire que je passe mes loisirs dans Euripide, que je lis le grec à l'oeil et Platon dans mon lit. Dissipons tout de suite cette grave erreur!

Il m'arrive seulement, quand j'ai la grippe, de me payer en matière de lectures les plus totales fantaisies. C'est ainsi qu'hier (il faisait sale sur Genève, la bise noire soufflait du lac et j'étais enrhumé) me tomba sous la main un vieil Aristophane jauni, bouquin d'avant-guerre acheté par mégarde. Or, plutôt que d'éplucher jusqu'au dernier entrefilet mon journal suisse (entre nous soit dit, je le trouve assez ennuyeux), j'entamai résolument la lecture des *Chevaliers*.

Comment vous expliquer que dès la première scène, je me retrouvais en pleine atmosphère de *Fridolinons*? Est-ce le mal du pays qui me créait cette illusion? Car on s'ennuie puissamment quand vient l'automne... Est-ce plutôt qu'il existerait une parenté réelle entre ces deux comiques populaires, malgré les vingt-cinq siècles qui les séparent? J'opte, vous l'avez deviné, pour la seconde hypothèse. Ayez donc la patience de me lire, vous déciderez vous-même si j'ai tort ou raison.

Oh! je sens bien que vous n'admettez pas sans réticence l'idée d'une telle comparaison. Après tout, on garde pour les classiques un immense respect, en dépit du secret ennui que nous inspire leur lecture. Et ce seul rapprochement d'Athènes avec la rue St-Laurent ne va pas sans haut-le-coeur. Vous êtes gêné à la vue d'un titre qui accole l'ampithéâtre au music hall. Et cette vulgarité des *Fridolinades*, ces calembours, ce fumet politique que dégagent tant de scènes... Eh! oui. Je sais bien. Mais il faut lire aussi Aristophane. Tiens, pour vous mettre à l'aise, je vous citerai tout de suite un passage qui dissipera certaines illusions à son sujet.

Le Charcutier, personnage central de la pièce, veut prouver au peuple d'Athènes que Cléon, le démagogue, n'est pas le bienfaiteur qu'il se prétend:

Le Charcutier

Il vous a déjà tendu des pièges; vous vous rappelez, je pense, cette tige de silphium qu'il vous vendit à si vil prix?

Le Peuple

Je me rappelle cela.

Le Charcutier

Il avait ses vues en mettant cette denrée à vil prix: il voulait vous en faire acheter à tous pour qu'après en avoir mangé, vous vous assassinassiez de pets les uns les autres, lorsque vous siégeriez dans le forum!

Cela, si je ne me trompe, pourrait aussi bien relever du *National* tout court que du *Monument* où loge Fridolin. Allons-y donc sans scrupule, vous ferez ensuite les distinctions qui conviennent.

*

* * *

Ne fûtes-vous pas, la première fois, très frappé de ce contact direct que notre Fridolin établit avec la salle? J'allais dire « par dessus la rampe », ce qui eût été la vérité pure puisqu'il venait s'asseoir tout au bord de la scène, jambes pendantes dans l'orchestre, et nous tenait sur la «-séance » qu'il allait jouer les propos les plus admirablement décousus.

— *Bonjour vous autres. Vous vous êtes ennuyés de moi, hein? C'est pour ça que vous êtes tout' là, à soir. Ah! je l'savais que vous revien-driez. Vous êtes comme ça, vous autres... etc. Mais vous savez, ça se fait pas tout seul, une revue. Et pis j'voulais vous en préparer une belle, une vraie... etc.*

Aristophane use du même procédé. S'il emploie le chœur au lieu du monologue, cela tient à l'époque, à la technique de son temps, à l'immensité du théâtre où il joue. Mais le chœur exprime les mêmes sentiments. N'était-ce cette traduction frigide et plate, vous reconnaîtriez, dans la citation qui suit, jusqu'à la saveur même du langage fridolinesque:

Le Chœur

« Si quelqu'un des vieux poètes comiques nous eût engagés à vous jouer sa pièce, il eût difficilement réussi à nous faire monter sur le théâtre; mais l'auteur de celle-ci mérite que nous fassions tout pour lui: il hait les mêmes gens que nous haïssons: il dit avec fermeté tout ce qui lui paraît juste et il se présente avec courage aux tourbillons et aux ouragans. Voici la réponse qu'il nous a chargés de faire à plusieurs d'entre vous qui sont venus le trouver pour lui témoigner, nous a-t-il dit, leur étonnement et leurs regrets de ce que

depuis longtemps il était resté sans demander qu'on lui donnât un chœur (i.e. sans présenter de nouvelle pièce). Il a été contraint à différer ainsi (...) parce qu'il regardait l'art comique comme une chose des plus épineuses. (...) D'ailleurs, il connaît de longue main votre caractère plein de fantaisies qui vous fait abandonner les poètes dès qu'ils commencent à venir sur le retour de l'âge... »

Ainsi s'exprime Aristophane au premier intermède des *Chevaliers*, cette satire politique dirigée contre Cléon, Paphlagonien retors qui faisait la loi dans Athènes, à grand renforts de discours et de pots-de-vin. Et de même que Fridolin nous met en scène le personnage tout cru; additionné d'un ventre quand il s'agit de M. Houde, d'un nez quand il s'agit de M. Duplessis, ainsi Aristophane. Ce Cléon qu'il raille tout au long des cinq actes, ce n'est pas un personnage symbolique mais un contemporain du dramaturge, qui se trouvait au pouvoir, au sommet de sa gloire quand la pièce fut écrite. Il était même si redouté dans la ville que nul comédien ne voulut jouer le rôle. Aristophane lui-même dût monter en scène, la figure barbouillée de lie de vin, parce qu'aucun artiste n'avait accepté de faire le masque de Cléon.

Et voyez de quelle façon Aristophane « engage » sa pièce: Démosthène et Nicias apparaissent les premiers, tous remplis de gémissements et de plaintes. Ils exposent le sujet, d'abord en une suite de cocasseries assez réjouissantes puis, comme cela menace de ne pas aboutir:

Démosthène

Veux-tu que j'expose le tout aux spectateurs?

Nicias

Ce ne sera pas hors de propos. Mais avant tout, prions-les de nous témoigner par leur air si notre sujet et nos propos leur sont agréables.

Suit un long monologue qui coupe court à tous les trucs de théâtre et nous plante au coeur du sujet. Ne sont-ce pas des à-coups de ce genre qui raccourcissent les sketches de Fridolin et nous tiennent sans cesse au coeur même du comique?

Mais plus frappante encore la ressemblance dans le développement du sujet. Pas plus que Fridolin, Aristophane ne croit à la politique. Vous vous souvenez cette longue parodie du *Flop Populaire*? Le ridicule que jetait Fridolin sur l'aventure de ce parti n'en justifiait pas pour autant les groupes au pouvoir. C'étaient deux absurdes qui s'affrontaient. L'un sans doute, celui de l'opposition, avait la sympathie tacite du dramaturge. Il en sortait moins écorché, mais quand même ridicule et peu digne de confiance.

Le complot des Chevaliers contre le Paphlagonien constitue aussi une lutte incohérente. Ce Charcutier que l'on oppose à Cléon n'est digne d'aucun respect. Il affirme tout haut qu'il a reçu une éducation « à coups de poings dans les cuisses », qu'il a appris à voler et à dissimuler ses vols, ce qui lui constitue, proclame-t-il, une excellente préparation à l'exercice du ministère public. La discussion qu'il soutient avec Cléon, cocasse à souhait, ne conduit nulle part si ce n'est à la rigolade.

Et pourtant non. Cela dépasse la rigolade. « *Il hait les mêmes gens que nous* » dit le choeur du premier intermède, « *il dit avec fermeté ce qui lui paraît juste* ». Le peuple reconnaît sur la scène ses haines et ses passions. Il se sent exprimé dans tout ce qu'il a de plus rageur, il est délivré de ses colères impuissantes quand il les entend formuler de façon si mordante. N'était-ce pas l'impression de tous les auditoires successifs qui écoutèrent pendant trois mois le « *Départ du Conscrit* », cette charge extraordinaire? Nos deux comiques flattent le peuple? Certes, mais ils le secouent aussi, ils l'invitent à se connaître dans ses faiblesses et à rire de lui-même. Le Charcutier ne veut pas aller discuter au Sénat: « *Toi, dit-il au peuple, qui as tant de bon sens dans ta maison, tu perds la raison dès que tu es rassemblé autour d'une tribune et cet infâme te rallierait à ses mensonges* ». Et pour ne citer qu'une fresque de Fridolin sur notre bêtise nationale, rappelez-vous ce Jean-Baptiste Laframboise où pas une classe de spectateurs n'était épargnée.

Parlons enfin de la parodie, non pas la parodie soutenue dont a joué Fridolin dans son film et qui ne lui a guère réussi; je veux dire la manière parodique, l'art d'introduire à tous moments dans le dialogue un texte solennel dont le dépaysement provoque le rire. On se demandait toujours où Fridolin avait repêché ces ressouvenances poétiques qui faisaient irruption dans le texte, mêlant Polyeucte ou Phèdre aux difficultés de M. Godbout, Virgile et Xénophon à la *Grève des Ménagères*. Les auditeurs d'Aristophane devaient avoir la même impression. Il n'est guère de page où Euripide ne soit parodié, soit par citation « dépaycée », qui confère un sens cocasse à un vers dont le texte est respecté; soit par légère déformation d'un vers qui permet à celui-ci de s'introduire dans le contexte de la comédie. Dans les seuls *Chevaliers*, on rencontre de telles bouffonneries empruntées à l'*Hippolyte*, au *Télépe* et à la *Médée* d'Euripide ainsi qu'au *Prométhée* d'Eschyle. Sans parler des innombrables références à la mythologie, à l'histoire, à la philosophie du temps.

Et parlons du calembour, cette fiente de l'esprit qui rebute les délicats. Tout comme Fridolin, Aristophane en truffe ses textes. Il aime surtout déformer les noms de pays ou les citer dans un tel contexte que le sens littéral en prenne un sens drôlatique ou allusif:

Démosthène

... le Paphlagonien a l'oeil à tout. Il a un pied à Pylos et l'autre au barreau. Il sait si bien écarter les cuisses que son derrière est au pays des bailleurs aux cornilles tandis que ses deux mains sont en Etoile (aitein, demander) et son esprit en Clopidie (déformé de Kwpia par substitution de klwps, vol, pillage).

Tout au long de la pièce, il ramènera mille fois la mot « cuir » assaisonné à toutes les sauces, parce que Cléon avait été marchand de cuir. De même les mots « vols », « requêtes », « corruption ». Et chaque allusion à Pylos (victoire militaire de Cléon) sombrera dans le ridicule parce que l'interlocuteur feindra d'entendre, au lieu de *Pulon*, *puelon* qui veut dire baignoire. Ainsi l'action charroie dans son cours une masse d'éléments comiques secondaires si l'on veut, mais qui ajoutent à la charge et sont étroitement liés au thème central de la comédie. Ne pourrait-on pas dire la même chose des satires fridolinesques? Sans doute le comique des situations compte-t-il pour beaucoup dans la force drôlatique de l'ensemble mais cette trame solide est toute chargée de broderies dont la suppression défigurerait la satire.

*

* *

J'ai grand peur, monsieur, que vous ne réduisiez à néant ma belle démonstration en représentant que tous les comiques se ressemblent et que j'aurais dû ajouter l'usage commun de la scène, du dialogue et du costume. à la liste de mes arguments... Mais je crois, en toute humilité, avoir prévu cet écueil dès le début. Pour tout dire, je n'écrirais pas le mois prochain dans cette revue un « Dante et Robert Choquette », même si, ces poètes ont tous deux risqué certains poèmes à la bien-aimée!

Bien entendu, on pourrait maintenant ajouter à mon texte trois autres pages sur les différences qui séparent Fridolin d'Aristophane: le style, la langue écrite, l'importance des oeuvres créées. Ce Grec domine de toute sa taille et de ses deux mille ans d'avance notre Fridolin national!

Je ne suis pas en train de promettre l'immortalité au petit gars de Montréal. Mais il est deux aspects que je voulais faire voir.

D'abord, que le comique de Fridolin n'est pas frelaté. Presque tous les éléments de sa farce, ce sont des éléments sains. J'accepte qu'on lui reproche ses girls empruntés aux shows de nos voisins, qu'on le condamne pour son incorrigible grivoiserie, solution de facilité à laquelle il ne résiste pas assez, malgré de récents efforts qui ne furent pas sans résultat. Mais quand on lui reproche son actualité trop grande, son langage vert, ses ca-

lembours et ses parodies, je ne marche pas. Tous les comiques primitifs ont jouée de cette gamme. Ce sont là des moyens honnêtes. Fridolin n'est-il pas lui-même un primitif, si nous supposons charitablement à notre scène un avenir quelconque? N'est-il pas sorti du peuple et resté près de lui, ne tire-t-il pas de la sagesse populaire et de la satire anti-bourgeoise des créations qui touchent juste et qui font rire? Je ne parle que du meilleur, bien entendu. Mais pourquoi ne reconnaitrions-nous pas que ce meilleur est bon au lieu de faire la bouche pincée, de rire avec condescendance quand Fridolin nous amuse et d'assimiler son oeuvre aux formes inférieures de la blague de music hall?

Car justement, et c'est le deuxième point, Fridolin dépasse de beaucoup le music hall moyen. Un ami français m'avait déjà dit à Montréal que je ne trouverais en Europe rien de semblable aux revues de Fridolin. Et de me vanter sa force comique, sa philosophie qui partout affleure dans un texte sans prétention, la force de ses charges. Dois-je avouer que je l'écoutais d'une oreille distraite, croyant me trouver en face d'un homme qui connaissait peu le music hall parisien (c'était un professeur) et qui découvrirait, au Canada, ce que des préjugés bourgeois lui interdisait en France de fréquenter? Or, je reconnais aujourd'hui qu'il avait raison. Comme tout le monde, j'ai voulu fréquenter les chansonniers, les revuistes, tous les amuseurs de la Capitale. Et même au *Théâtre des Dix Heures* où étincellent pourtant les feux d'artifice d'Agnès Capri, même là je n'ai pas retrouvé l'ombre de Fridolin. On y fait des revues sur l'actualité? Oui mais on se tient à la frange des événements. Un bonhomme de la politique y est évoqué avec tous ses tics et tous ses ridicules, il y a de quoi se tenir les côtes; mais le ridicule profond de la politique ou des moeurs, ce ridicule qui frôle le tragique, jamais on n'y atteint. Fridolin dépasse de toute la tête cette fleur du music hall français et c'est ainsi qu'il débouche dans la comédie, dans le théâtre.

Je sais qu'on lui a donné de part et d'autres bien des conseils. Je ne suis pas le premier à souligner ses mérites et à constater ses faiblesses. Mais puisqu'il faut bien conclure, quand arrive la fin d'un « papier », cette conclusion ne pourrait-elle pas être un souhait: que Fridolin se dégage de plus en plus du music hall pour tendre à la comédie, qu'il s'éloigne de Jack Benny et se rapproche d'Aristophane!

La route est grande ouverte devant lui; il ne reste qu'à s'y engager.

Gérard PELLETIER

Genève, 28 IX 46

La fin d'un naufrage

... derrière ma fenêtre, une fin de jour.

Dans ma chambre close, j'entreprends de faire le mémoire de ma résurrection à la vie. Je n'écrirai pas ce que fut ma folie, n'ayant pas la force aujourd'hui de retourner à cette ample béatitude. Mon passé ne m'intéresse pas, il appartient à ceux que j'ai effrayés par mes cris et mes gestes; c'est à peine si je suis maître du monde présent mais, l'avenir est pour moi un encensoir que j'allume et que j'entends consumer au culte de mes intentions et de mes chagrins de n'avoir pas de passé... Tout ce dont je me souviens, c'est qu'au moment de mes plus grands déploiements d'aliénation, j'avais la lucidité extrême des terreurs que je causais... Je crois que nul autant que moi n'a saisi la vérité profonde de ce mot: aliénation. Non pas ce désaccord de l'esprit et du corps mais, ce dédoublement même de l'esprit dans les affres du corps qui ne veut pas se prêter à ce partage.

*

* * *

Hier, on m'a permis de quitter l'hôpital parce que je m'abaissais à la simplicité extrême de n'admettre qu'une seule personne dans l'être de chacun des gardes. S'il en était vraiment ainsi, eux-mêmes seraient des anormaux. Ils seraient comme des petites filles qui admettent les plus grands mensonges seulement pour donner libre voie à leurs penchants. Les hommes sont ainsi faits que rien ne leur est admissible qui détruit les paroles et les gestes ordonnés depuis leur naissance. Les religieuses aussi n'ont jamais admis que je leur donne des noms de reines tropicales; pourtant, la folie de leur modestie valait bien celle que j'avais de m'amuser de leurs réactions. Je me souviens même que l'une d'elles avait bien aimé le nom que je lui avais donné de *Reine aux Longs Cils*. Je ne l'ai jamais revue celle-là. Comme il me fallait à tout prix obtenir ma liberté, durant de longs mois j'ai dû me soumettre à un patient travail de faibles raisonnements.

Une question cependant se pose à mon esprit: où suis-je? Qui me recueille, épave qui prend racine à même la mer? Je ne sais pas où je suis. Je sais ce que je fais toutefois, je distingue mes intentions, bien que mon esprit soit incapable de décider quoi que ce soit. Je suis même très conscient de ma position présente: je suis étendu sur un fauteuil de cuir, j'écris le plus lentement possible. Si je regarde à l'extérieur, je vois que nous sommes à l'automne, au mois de novembre probablement. C'est la fin d'un

après-midi, même qu'un rayon de soleil, après avoir traversé les rideaux, pratique à ma cheville une morsure qui m'apparaît insupportable.

Je vois toutes ces choses sans grande peur de me tromper mais, dès que je change de position je m'égaré. Je ne m'en effraie nullement: elle m'est bien agréable la sensation que j'ai à perdre la notion indirecte des choses. C'est ainsi qu'en ce moment, sous la table où j'ai glissé mes pieds, je cherche un objet égaré, feuille, étui à cigarettes ou même une enveloppe. La personne l'aurait perdu il y a bien longtemps; il me faut trouver cet objet avant qu'on ne vienne le chercher: je hais cette personne qui égare les objets.

Ma tête me fait trop mal pour que j'écrive encore. J'entends d'ailleurs dans l'escalier les pas de la personne que je hais. Je ne veux pas la rencontrer, j'écrirai plus tard, il faut que je me cache.

J'ai fait une erreur cet après-midi; la personne qui venait n'était pas celle que je hais. C'était le médecin qui s'occupe de moi, celui dont les jugements arrêtent ma vie et la suspendent entre deux désirs, celui dont la bonté n'a d'égal que son imbécilité. Il peut tout pour moi. Comme j'avais fait la gaffe de me cacher derrière le fauteuil, je voulus éviter tout doute de sa part sur mon aliénation, en laissant couler sur le parquet le contenu de mon stylo. Alors qu'il me regardait, j'employais tous mes efforts à recueillir cette encre. L'idée ne lui a pas paru bonne. Je regrette ce geste maintenant; j'étais sous la terreur de mes muscles qui ne bougeaient pas. Afin de me rendre normal à ses yeux, je repris ma position dans le fauteuil, dans un mouvement de colère.

Le médecin me fit alors subir un long questionnaire dont je ne me souviens plus. Il devait sans doute me questionner sur des choses qui ne m'intéressaient nullement. Pour une autre fois, il va me croire fou.

Mais moi, je sais que je ne suis pas malade, je le sais. Je ne suis pas malade: toutes les choses qui m'entourent me sont familières. Je prends bien conscience de ma position: je suis seul à la nuit tombante, je sais même ce que c'est que cette grande chose qu'on appelle une nuit: la tête suspendue au bout du bras, les astres dans les yeux et la chevelure épandue aux quatre coins de la terre, dans la pensée absente. La nuit c'est ce que je goûte actuellement. Je suis seul, béatement seul, humant béatement ma solitude, seul dans mon abreuvoir béatifique. Nuit extérieure invisible, sans forme ni couleur...

Il est étonnant de voir combien le fait d'écrire me fatigue. Voilà que mes maux de tête me reprennent. Ah! puisqu'il me faut quitter encore

une fois ces pages blanches, il faut que j'écrive du moins que j'éclaterais d'un rire sonore s'il se trouvait quelqu'un pour m'entendre: l'erreur la plus grande, ce n'est pas moi qui la commets!

Le lendemain matin

Je reviens à peine de mon sommeil ardent et léger. Aucune nuit ne m'a mieux préparé à un matin aussi invitant. Dans ma vie de fou rapatrié, je ne veux rien d'autre que cette sonorité des rayons solaires sur l'asphalte des rues et la musique de mon coeur qui se choque à la vitre de la fenêtre. Heureux de la notion trop directe des choses! Heureux avec le mépris des hommes dans le coeur, de voir les maisons se coudoyer ridiculement. Comme les mille ponts de navires sans carène, elles s'alignent à leur quai d'asphalte. Aucun danger pour ces navires qui n'iront jamais à la dérive! Ces navires en partance demeureront éternellement en partance, perpétuelle hésitation qui, jusque à la mort leur fera croire qu'ils ne furent jamais trompés dans leurs espoirs.

Mais moi, avec fierté, je pressens l'horizon de mes malheurs nouveaux, la société des hommes, l'intimité des femmes et mes gestes d'enfants plus puissants encore que la malheureuse volonté que j'ai à les défendre. Ah! plutôt me taire pour renier la responsabilité de ce que je ferai un jour!

André ANTONUK

Extrait de *L'INVITATION A MOURIR* en préparation.

Les confettis sont des poussières de joie.

* * *

Le seul sujet qui ne date pas, c'est la température.

* * *

Le mystère est le complexe de supériorité des orientaux.

* * *

La psychologie est la science de ceux qui ne peuvent définir l'âme.

* * *

On coupe l'atome et on se casse la tête pour trouver le sens du mot âme.

Olivier GOUIN

Bergson et Proust

Le rapprochement Bergson-Proust devient traditionnel. Il n'est pas un critique, pas un seul lecteur de l'un ou l'autre qui ne se soit un instant arrêté à les associer, allant jusqu'à les confondre. Penser Proust c'est penser Bergson. Penser Bergson, c'est penser Proust. Il faut avouer que la ressemblance joue superficiellement d'elle-même. Bergson n'est-il pas Juif, la mère de Proust n'était-elle pas juive? Albert Thibaudet, pourtant si judicieux, si original, si "objectif", d'intelligence si vive et si curieuse ne fut pas le seul à se laisser prendre. Ne les groupe-t-il pas dans la même famille? Peut-être appartiennent-ils à la même famille. Les mêmes problèmes les sollicitent, mais ils ne répondent pas par les mêmes solutions. Bergson est tout autant que Proust préoccupé par le Temps et l'Espace, par la Mémoire, par le Souvenir, par le Rêve. Mais sur chacune de ces questions, non seulement son attitude s'oppose à celle de Proust, elle est en flagrante contradiction. Sans doute, il est plus facile de jouer sur les mots que de les éclaircir. Quand nous disons que le roman de Proust est du roman Bergsonien, nous n'avons fait tout au plus qu'un mot d'esprit, qui aurait pâmé la Verdurin. Mais en sommes-nous pour cela plus avancé dans la compréhension que nous avons de *A la recherche du temps perdu*?

L'esprit s'alimente de peu, se satisfait en tout cas d'accepter le premier mirage qui le séduit. Et c'en est un fort attrayant que le rapprochement Bergson-Proust. Les textes nous racontent pourtant une autre histoire aussi captivante, plus vraie. Ils donnent au romancier et au philosophe ce qui lui revient, l'originalité; car en les associant, la réelle signification de leurs oeuvres se trouve gravement compromise. Et n'est-ce pas d'abord cette signification qui importe par-dessus tout? Le romancier et le philosophe cherchent la vérité du côté qui leur plaît et du côté où gît cette vérité. Il serait pour le moins étonnant que, doués aussi génialement l'un que l'autre, ils aient abouti à la même interprétation de l'univers. Les deux ne regardaient pas du même regard, ne voyaient pas les mêmes choses. Leur style si différent devrait à priori nous mettre en garde contre la parenté que nous voulons leur prêter. Proust, ne disait-il pas:

« Mon livre serait peut-être comme un essai d'une suite de romans de l'Inconscient, je n'aurais aucune honte à dire de « romans bergsoniens » si je le croyais, car à toute époque, il arrive que la littérature a tâché de se rattacher, après coup, naturellement, à la philosophie régnante. Mais ce ne serait pas exact, car mon oeuvre

est dominée par la distinction entre la mémoire involontaire et la mémoire volontaire, distinction qui non seulement ne figure pas dans la philosophie de M. Bergson mais est même contredite par elle. » (1)

EXAMINONS D'ABORD L'IDEE DE REVE CHEZ L'UN ET L'AUTRE

Bergson qui confessait volontiers que ce sujet était fort complexe n'en a pas moins essayé de le traiter. A ses yeux, ce problème soulevait toutes sortes de questions; et des questions de tout genre, dont métaphysiques, physiologiques, et psychologiques. Les travaux de Freud n'avaient pas encore paru. Il fallait de l'audace intellectuelle pour donner à cette question du rêve l'intérêt et le sérieux qu'elle a d'ailleurs gardés jusqu'à ce jour.

« Pendant le sommeil, dit Bergson, nos sens ne sont pas fermés aux impressions extérieures; ils s'exercent mais avec moins de précision. Notre faculté de perception sensible perd souvent en énergie ce qu'elle gagne en extension. Les matériaux de nos rêves n'ont qu'une forme bien vague. C'est le souvenir qui précise, donne un contour, imprime un pli à cette matière vague, indéterminée, changeante. »

« Remarquons d'abord que le rêve, en général, ne crée rien » (2) Car pour créer, il faut que l'esprit soit capable d'effort et d'organisation, de synthèse et de critique, pour enfanter une oeuvre d'art, la partie de nous-mêmes qui travaille n'est pas la même que celle qui dort.

Le dormeur qui rêve peut néanmoins raisonner. Il n'est pas incapable de logique; il est indifférent à la logique. Ce n'est donc pas par l'abolition de la logique, ni par la fermeture des sens que le rêve se caractérise. La différence essentielle est la suivante. « Dans le rêve, les mêmes facultés s'exercent que pendant la veille, mais elles sont à l'état de tension dans un cas, (la veille), en étant de relâchement dans l'autre (le rêve). Le rêve, c'est la vie mentale toute entière, avec la tension, l'effort et le mouvement corporel en moins ».

« C'est donc, conclut Bergson, *l'effort positif* qui permet de distinguer l'homme qui veille de l'homme qui rêve. » Le rêveur n'aurait pas la force de distinguer ce qui fait qu'un chien aboie et qu'une foule applaudit.

(1) Interview avec M. Proust, par J.-E. Blois, *Le Temps*, 12 novembre 1913.

(2) *Le rêve*, conférence prononcée par H. Bergson à l'Institut psychologique, le 26 mars 1901, à Paris et reproduite dans la *Revue scientifique* (revue rose) numéro 23, 4e série, tome XV, 8 juin 1901.

Bergson reconnaît cependant que, dans le sommeil profond, la loi qui régit la réapparition des souvenirs pourrait être bien différente, mais il ne nous dit pas en quoi.

Voilà en résumé l'idée de rêve chez Bergson.

Quelle était pour Proust, l'idée du rêve? Lui-même, dans *Le Temps retrouvé* s'explique sur l'importance qu'il attribue aux rêves. On ne peut pas être plus précis.

« Si je m'étais toujours tant intéressé aux rêves que l'on a pendant le sommeil, n'est-ce pas parce que compensant la durée par la puissance, ils nous aident à mieux comprendre ce qu'a de subjectif par exemple l'amour? Et cela par le simple fait que — mais avec une vitesse prodigieuse — ils réalisent ce qu'on appellerait vulgairement nous mettre une femme dans la peau, jusqu'à nous faire passionnément aimer pendant quelques minutes une laide, ce qui dans la vie réelle eut demandé des années d'habitude, de collage, et — comme si elles étaient inventées par quelque docteur miraculeux — des piqûres intraveineuses d'amour, aussi bien qu'elles peuvent l'être aussi de la souffrance; avec la même vitesse la suggestion amoureuse qu'ils nous ont inculquée se dissipe, et quelquefois non seulement l'amoureuse nocturne a cessé d'être pour nous comme telle, étant revenue la laide bien connue, mais quelque chose de plus précieux se dissipe aussi, tout un tableau ravissant de sentiments, de tendresse, de volupté, de regrets vaguement estompés, tout un embarquement pour Cythère de la passion dont nous voudrions noter, pour l'état de veille, les nuances d'une vérité délicieuse mais qui s'efface comme une toile trop pâlie qu'on ne peut restituer. Eh bien, c'était aussi peut-être aussi par le jeu formidable qu'ils font avec le Temps que les Rêves m'avaient fasciné. N'avais-je pas vu souvent une nuit, en une minute d'une nuit, des temps bien lointains, relégués à ces distances énormes où nous ne pouvons presque plus rien distinguer des sentiments que nous y éprouvions, fondre à toute vitesse sur nous, nous aveuglant de leur clarté, comme s'ils avaient été des avions géants au lieu des pâles étoiles que nous croyions, nous faire ravoïr tout ce qu'ils avaient contenu pour nous, nous donner l'émotion, le choc, la clarté de leur voisinage immédiat, qui ont repris une fois qu'on est réveillé la distance qu'ils avaient miraculeusement franchie jusqu'à nous faire croire, à tort d'ailleurs, qu'ils étaient un des modes pour retrouver le Temps perdu. » (1)

Le rêve a donc pour Proust toutes les qualités que Bergson lui dénie. Il compense *la durée par la puissance*, il aide à comprendre, il précise. En un mot, il est un effort positif. Il est même plus qu'une veille. Il crée tout.

(1) *Le Temps retrouvé*, page 70, Tome II.

Proust note encore: « Le rêve était encore un de ces faits de ma vie, qui m'avait toujours le plus frappé, qui avait dû le plus servir à me convaincre du caractère purement mental de la réalité et dont je ne dédaignerais pas l'aide dans la composition de mon oeuvre... »

Je ne dédaignerais pas cette seconde muse, cette muse nocturne qui suppléerait parfois à l'autre... » (1)

Déjà sur l'idée de rêve, Proust et Bergson sont en désaccord et même en désaveu. Proust confère au rêve tout l'élément positif, toute la force que Bergson ne reconnaît qu'à la veille. Cette divergence d'interprétations n'est pourtant qu'un commencement. Les deux esprits ne sont pas aiguillés vers les mêmes pôles. Proust fait de son observation une intuition, Bergson fait de son intuition un raisonnement. Proust *rêve ses expériences*. Bergson analyse un rêve, *le rêve*. La différence se continue. Mais Proust est allé plus loin dans son rêve que Bergson dans l'analyse du rêve. Le rêve a joué chez Proust le rôle de seconde muse. Chez Bergson, le philosophe ne se pouvait permettre d'être romancier.

L'IDEE DE TEMPS

Chacun sait que la fin du *Temps retrouvé* finit ainsi. « Si du moins, il m'était laissé assez de temps pour accomplir mon oeuvre, je ne manquerais de la marquer au sceau de ce Temps dont l'idée s'imposait à moi avec tant de force aujourd'hui, et j'y décrirais les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant dans le Temps une place autrement considérable que celle qui leur est réservée dans l'espace, une place, au contraire, prolongée sans mesure puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants, plongés dans les années, à des époques vécues par eux, si distantes — entre lesquelles tant de jours sont venus se placer — dans le Temps... » (2)

L'idée de Temps chez Proust s'oppose donc à l'idée d'espace, en tant que l'existence est concernée. Mais qu'est-ce plus exactement que ce Temps?

Les philosophes ont en général analysé l'idée de Temps de façon très cartésienne. Ils n'ont pas résolu le problème mais l'ont en quelque manière cerné de plus près, en le divisant par des distinctions fort tranchées.

(1) *Le Temps retrouvé*, Tome II, pages 74 et 75. Gallimard. 19e édition, 1927.

(2) *Le Temps retrouvé*, Tome II, page 261. Gallimard, Paris.

Ils en ont déduit, après avoir examiné cette idée de Temps, qu'il fallait d'abord admettre que le Temps n'était pas une entité.

- A) *Le temps physique* n'était-il pas en dépendance du système solaire? Les horloges ne se réglaient-elles pas d'après la rotation de la terre sur son axe? Notre durée physique était donc une durée évaluée en unité de temps solaire.
- B) *Le temps physiologique* dépendant lui de la constitution des tissus et des humeurs de notre corps et de leurs rapports réciproques. Ses caractères de durée étant ceux des processus structuraux et fonctionnels qui sont spécifiques d'un certain type d'organisation.
- C) Enfin *le temps psychologique* qui dépend de nous, qui est nous. Et dont Bergson déclare qu'il est l'étoffe même de la vie psychologique. C'est ce temps psychologique qu'ont essayé de saisir Bergson et Proust. C'est donc celui-là seul qui nous intéresse. Pourtant Alexis Carrel remarque (1) que si nous ne savons rien de cette forme du temps intérieur, nous savons néanmoins qu'elle est à la fois dépendante et indépendante du rythme de la vie organique et que la distance à laquelle nous nous sentons aujourd'hui du petit enfant qui jadis était nous-mêmes, est précisément cette dimension de notre organisme et de notre conscience que nous assimilons à une dimension spatiale. Pour Proust, donc, l'idée du temps psychologique dépendrait en grande partie, de la conscience et de la mémoire en réaction avec la conscience et l'organisme.

« C'est cette notion du temps incorporé, des années non séparées de nous, que j'avais maintenant l'intention de mettre si fort en relief dans mon oeuvre. Et c'est parce qu'ils contiennent les heures du passé que les corps humains peuvent faire tant de mal à ceux qui les aiment, parce qu'ils contiennent tant de souvenirs, de joies et de désirs effacés pour eux, mais si cruels pour celui qui contemple et prolonge dans l'ordre du temps le corps chéri dont il est jaloux, jaloux jusqu'à en souhaiter la destruction. Car après la mort, le Temps se retire du corps et les souvenirs — si indifférents, si pâlis — sont effacés de celle qui n'est plus et le seront bientôt de celui qu'ils torturent encore, eux qui finiront par périr quand le désir d'un corps vivant ne les entretiendra plus... » (2)

L'idée du Temps chez Proust (qu'il écrit toujours avec le T majuscule pour en rappeler chaque fois au lecteur l'importance et comme le tempo de son oeuvre) englobe donc une certaine idée de temps physique (Les plaisirs et les jours) et de temps psychologique.

(1) Alexis Carrel, *l'Homme cet inconnu*, page 210, Librairie Plon, Paris.
 (2) *Le Temps retrouvé*, tome II, page 260.

Quand il aura à analyser les sentiments filiaux d'un matricide, n'aura-t-il pas recours — inconsciemment — à une description physiologique du temps psychologique?

« Qu'as-tu fait de moi? qu'as-tu fait de moi? » Si nous voulions y penser, il n'y a peut-être pas une mère vraiment aimante qui ne pourrait, à son dernier jour, souvent bien avant, adresser ce reproche à son fils. Au fond nous vieillissons, nous tuons tout ce qui nous aime par les soucis que nous lui donnons, par l'inquiète tendresse que nous inspirons et mettons sans cesse en alarme. Si nous savions voir dans un corps chéri le lent travail de destruction, poursuivi par la douloureuse tendresse qui l'anime, voir les yeux flétris, les cheveux longtemps restés indomptablement noirs, ensuite vaincus comme le reste et blanchissants, les artères durcies, les reins bouchés, le cœur forcé, vaincu devant la vie, la marche ralentie, alourdie, l'esprit qui sait qu'il n'a plus à espérer, alors qu'il rebondissait si inlassablement en invincibles espérances, la gaieté même, la gaieté innée et semblait-il immortelle, qui faisait si aimable compagnie avec la tristesse, à jamais tarie, peut-être celui qui saurait voir cela, dans ce moment tardif de lucidité que les vies les plus ensorcelées de chimères peuvent bien avoir, puisque celle même de Don Quichotte eut le sien, peut-être celui-là, comme Henri van Blarenberghue quand il eut achevé sa mère à coup de poignard, reculerait devant l'horreur de sa vie et se jetterait sur un fusil, pour mourir tout de suite... » (1)

Cette idée de Temps, il y revient sans cesse. Il insiste. Il répète et répète que c'est le Temps qui donnera une forme à son livre.

« En tout cas, si j'avais encore la force d'accomplir mon oeuvre, je sentais que la nature des circonstances qui m'avaient aujourd'hui même au cours de cette matinée chez la princesse de Guermantes donné à la fois l'idée de mon oeuvre et la crainte de ne pouvoir la réaliser marquerait certainement avant tout dans celle-ci la forme que j'avais pressentie autrefois dans l'église de Combray, au cours de certains jours qui avaient tant influé sur moi et qui nous reste habituellement invisible, la forme du Temps. »

Et un paragraphe plus loin, il a écrit encore: « ...du moins ne manquerais-je pas avant toute chose d'y décrire l'homme comme ayant la longueur non de son corps mais de ses années, comme devant, tâche de plus en plus énorme et qui finit par le vaincre, les traîner avec lui quand il se déplace. D'ailleurs, que nous occupions une place sans cesse accrue dans le Temps, tout le monde le sent, et cette universalité ne

(1) Pastiches et mélanges, page 224, Editions de la Nouvelle Revue française. Cinquième édition.

(2) Le Temps retrouvé, page 256, tome II.

pouvait que me réjouir puisque c'est la vérité, la vérité soupçonnée par chacun que je devais chercher à élucider.» (1)

Proust explique qu'il est si vrai que l'idée du Temps est sentie par chacun, que: «...cette place (dans le Temps) le plus simple la mesure approximativement comme il mesurerait celle que nous occupons dans l'espace.» (2) Néanmoins, le calcul du plus simple, même s'il est erroné, n'en prouve pas plus que le Temps est chose mesurable... « Sans doute, on se trompe souvent dans cette évaluation, mais qu'on ait cru pouvoir la faire, signifie qu'on concevait l'âge comme quelque chose de mesurable.» (3)

Proust non satisfait d'opposer le Temps à l'espace, va jusqu'à écrire que tout son être se confond avec le Temps, que le Temps c'est son être.

« J'éprouvais un sentiment de fatigue profonde à sentir que tout ce temps si long non seulement avait sans interruption été vécu, pensé, secrété par moi, qu'il était ma vie, qu'il était moi-même, mais encore que j'avais à toute minute à le maintenir attaché à moi, qu'il me supportait, que j'étais juché à son sommet vertigineux, que je ne pouvais me mouvoir, sans le déplacer avec moi... » (4)

Mais de quoi est fait le Temps de Proust? Du passé ou du présent, du passé avec le présent, et un regard jeté sur l'avenir?

Au début du Tome II, du *Temps retrouvé*, invité à une réception, il éprouve plusieurs « félicités »: bruit de la cuiller sur l'assiette, inégalités des dalles, le goût de la madeleine... « La cause... allait jusqu'à faire empiéter le passé sur le présent, à me faire hésiter à savoir, dans lequel des deux je me trouvais; au vrai, l'être qui alors goûtait en moi cette impression la goûtait, en ce qu'elle avait de commun dans un jour ancien et maintenant, dans ce qu'elle avait d'extra-temporel, un être qui n'apparaissait que quand par une de ces identités entre le présent et le passé, il pouvait se trouver dans le seul milieu où il put vivre, jouir de l'essence des choses, c'est-à-dire en dehors du temps... » (5)

Le Temps apporte donc avec lui la souffrance, la joie, parce qu'il apporte les événements. Mais l'être « extra-temporel » devient insoucieux de l'avenir, n'éprouve aucune inquiétude au sujet de la mort.

(1) *Le Temps retrouvé*, page 258, tome II.

(2) *Le Temps retrouvé*, page 258, tome II.

(3) *Le Temps retrouvé*, page 258, tome II.

(4) *Le Temps retrouvé*, page 260, tome II.

(5) *Le Temps retrouvé*, page 14, tome II.

« Cet être là (extra-temporel) n'était jamais venu à moi, ne s'était jamais manifesté, qu'en dehors de l'action, de la jouissance immédiate, chaque fois que le miracle d'une analogie m'avait échappé au présent. Seul il avait le pouvoir de me faire retrouver les jours anciens, le Temps perdu, devant quoi les efforts de ma mémoire et de mon intelligence échouaient toujours. » (1)

C'est le « miracle de l'analogie » qui le fait échapper du présent, qui le rend extra-temporel et du coup lui permet d'envisager son œuvre sur le plan temporel. Mais ce qu'on nomme le passé est-il bien pour Proust le passé?

« Beaucoup plus peut-être; quelque chose qui, commun à la fois au passé et au présent, est beaucoup plus essentiel qu'eux deux » (2)

Le passé pour Proust n'est donc pas ce qu'on entend par le sens habituel. C'est — et la remarque nous livre là la clef de toute sa conception du Temps — c'est quelque chose qui, commun à la fois au passé et au présent, est *beaucoup plus essentiel qu'eux deux*.

Mais cet état d'être extra-temporel, pendant lequel il contemple l'éternité reste fugitif. Aussi est-il important de le capter, de le rendre, de tâcher d'en donner aux autres la perception, et si cela reste impossible, d'affirmer que cet état-là existe, qu'il a été vécu et que l'œuvre *A la recherche du Temps perdu* n'est écrite que pour en rendre témoignage.

Nous avons vu que partant de l'idée de Temps, comme simple idée psychologique, Proust en est arrivé à une idée de Temps extra-temporel. Il eut pu fort bien grouper ses livres sous un autre titre, sans en changer nullement le contenu. A la recherche de l'extra-temporel. Car c'est cet extra-temporel que Swann vit, que celui qui écrit le récit vit, enfin que la sonate de Vinteuil et la peinture d'Elstir essaient à leur façon de nous faire vivre.

L'idée de Temps chez Proust est donc conditionnée par l'idée d'un Temps esthétique, d'un Temps artiste, capable de modeler formes et couleurs, de les faire briller et vivre jusqu'à procurer le fugitif moment d'extase où on ne sait plus très bien alors si ce sont nos sens seulement ou notre être pensant et raisonnable qui vit dans le Temps qui n'est plus qu'extra-temporel.

Henri Bergson a aussi du Temps une conception toute psychologique. Nombreux sont les philosophes qui la lui ont reproché, dont Ber-

(1) *Le Temps retrouvé*, page 14, tome II.

(2) *Le Temps retrouvé*, page 15, tome II.

trand Russel, en termes trop méprisants, trop altiers en tout cas, à l'égard d'un confrère qui méritait mieux. (1)

Pour percevoir le Temps concret, il faut, selon Bergson, renoncer à tout parti-pris, à toute idée préconçue, à toute tentative d'analyse. Il convient donc, par un puissant effort d'introspection, de saisir la réalité intime de la vie psychologique. On y voit premièrement s'évanouir peu à peu des images que les objets extérieurs dessinent à la surface de l'âme. On se trouve ainsi placé en face de souvenirs, de pensées, d'affections. Ces souvenirs, ces pensées et ces affections se succèdent sans interruption. Si l'on poursuit cet effort d'introspection intérieure, si l'on concentre son attention sur cette vie « intérieure » ou « intime », on assiste à ce phénomène suivant: tous ces états (souvenirs, pensées et affections) se fondent les uns sur les autres, les uns dans les autres, aucun d'eux reste le même. C'est une poussée, un mouvement, une mobilité continue, incessante, un devenir incessant. C'est alors que le philosophe touche à la réalité. Il se connaît dans les profondeurs de sa personnalité. Il perçoit son sens intime. Il perçoit la vraie réalité.

La vraie réalité, pour Bergson, c'est la réalité psychologique. Le temps concret ne peut pas être perçu autrement. Aucune idée ne peut exprimer cela, et aucun raisonnement n'y peut conduire. Toute tentative de percevoir le Temps sous une autre forme est impossible. Si on le tente, on est obligé de dire assez vaguement que c'est pour l'âme que le Temps se conçoit, par une certaine inquiétude de la vie, par le changement inexplicable de la matière. (2)

Cette réalité psychologique que l'on parvient ainsi à saisir, après l'effort d'introspection où agissait l'intelligence et la volonté, Bergson la nomme la durée. La durée chez Bergson est synonyme de temps concret. En termes plus simples, Bergson déclare, dans une expression qui ressemble à celle de Descartes mais qui ne lui ressemble que par la formule brève: Je me perçoit durant... je suis durée. Voilà en résumé la conception bergsonnienne du Temps. Elle est liée, elle ne se dissocie pas à la notion de durée. On a vu que chez Proust, le Temps, un certain Temps aboutissait à un Temps pur, à un extra-temporel. Le Temps est Durée. En artiste, Proust s'il avait développé la même idée on aurait fait une Durée pure, une durée extra-durée. Mais Bergson n'est pas allé si loin. Il maintient cette idée de durée pour l'idée de Temps.

Cette durée (qui est le Temps) constitue l'étoffe même de notre moi. Cette durée est la substance de toutes choses, non seulement du

(1) *History of western philosophy*, B. Russel, page 791. Simon and Shuster, 1945.

(2) *L'évolution créatrice*, (1907) page 105.

passé, mais du présent et en quelque sorte de l'avenir. Cette durée si perceptible n'est que mouvement. Or si nous regardons autour de nous, nous constaterons que tout est aussi mouvement. Proust affirmera le contraire. Non seulement son « Moi » ne change pas, mais ce qui autour de lui paraît changer, extérieurement, ne change pas.

« Tout s'était décidé au moment où ne pouvant plus supporter d'attendre au lendemain pour poser mes lèvres sur le visage de ma mère, j'avais pris ma résolution, j'avais sauté du lit, et j'étais allé, en chemise de nuit, m'installer à la fenêtre par où entrait le clair de lune jusqu'à ce que j'eusse entendu partir M. Swann. Mes parents l'avaient accompagné. J'avais entendu la porte s'ouvrir, se refermer. A ce moment même dans l'hôtel du prince de Guermantes, ce bruit de pas de mes parents reconduisant M. Swann, ce tintement rebondissant, ferrugineux, interminable, criard et frais de la petite sonnette qui m'annonçait qu'enfin M. Swann était parti et que maman allait monter, je les entendais encore, je les entendais eux-mêmes, eux situés pourtant si loin dans le passé. Alors en pensant à tous les événements qui se plaçaient forcément entre l'instant où je les avais entendus et la matinée Guermantes, je fus effrayé de penser que c'était bien cette sonnette qui tintait encore en moi, sans que je pusse rien changer aux criaillements de son grelot, puisque ne me rappelant plus bien comment ils s'éteignaient, pour le réapprendre, pour bien l'écouter, je dus m'efforcer de ne plus entendre le son des conversations que les masques tenaient autour de moi. Pour tâcher de l'entendre de plus près, c'est en moi-même que j'étais obligé de redescendre. C'est donc que ce tintement y était toujours et aussi, entre lui et l'instant présent, tout ce passé indéfiniment déroulé que je ne savais pas que je portais. (1) »

« C'est donc, dit Proust, que ce tintement y était toujours. » Il y a chez Proust, si l'on accepte la définition de Temps comme Durée, au sens bergsonnien du mot, *une durée immobile*. Le tintement sonne toujours alors que pour Bergson, ce tintement est du passé, tinte dans le passé, est le passé. Pour Proust, qu'est-ce que le passé? « Quelque chose, écrit-il, qui, commun à la fois au passé et au présent, est beaucoup plus essentiel qu'eux deux. » (2)

L'opération intellectuelle par laquelle l'être humain est capable de se saisir dans ce devenir, dans cette durée, dans ce temps concret, l'opération intellectuelle qui fait ce rapport, Bergson la nomme « intuition ». Cette « intuition » ne raisonne pas. Elle est complètement étrangère à l'action de l'intelligence. L'intelligence coordonne et arrange. l'intuition ne discourt pas, ne compose pas. En un mot, l'intuition bergsonnienne,

(1) *Le Temps retrouvé*, page 259, Vol. 2.

(2) *Le Temps retrouvé*, page 15, Vol. 2.

c'est la conscience se repliant sur la durée. Et comme la durée est le fond de toutes choses, l'intuition nous fait coïncider avec l'objet connu.

Proust ne mentionne jamais ce mot d'intuition si lié, chez Bergson, à cette idée de temps. C'est que chez Proust, l'opération intellectuelle par laquelle il « vit » le passé et le présent et plus qu'eux deux n'existe pas. C'est la sensation seule qui remplace l'opération intellectuelle de Bergson. Il suffit pour Proust du *goût* de la madeleine pour ressusciter sa vie entière. La sensation est donc chez l'auteur ce qui provoque une autre sensation, l'abolition du temps.

Proust ne croit pas au *temps en tant que durée*. Le Temps de Proust n'existe que comme *sensation pouvant abolir le Temps*. A la recherche du Temps perdu nous fait assister à cette abolition du Temps par la sensation même que cette idée de Temps provoque.

LA MÉMOIRE INVOLONTAIRE

La mémoire a joué dans l'oeuvre de Proust un rôle important. Mais ce n'est pas tant la mémoire en elle-même que la mémoire involontaire dont il faut nous occuper dans *A la recherche du Temps perdu*. Le professeur O'Brien a clairement démontré que la « mémoire involontaire » existait bien avant Proust, bien avant que Proust se servit et de cette mémoire involontaire et de cette expression. (1) Chez Proust, qu'entend-t-on par mémoire involontaire?

Tous les souvenirs qu'enregistre la mémoire n'ont pas tous la même intensité. Il en est de nuls, de considérables. Il en est qui sont formulables, ceux dont on peut se souvenir, d'autres qui baignent dans notre subconscient. Le souvenir involontaire est pour Proust, spontané. C'est tout un instant de la vie pur et désincarné. C'est à ce caractère de pureté et de détachement qu'il doit de dominer l'oeuvre entière.

A la recherche du Temps perdu s'ouvre et se ferme sur un souvenir involontaire. C'est d'abord l'épisode de la madeleine et c'est, dans le *Temps retrouvé*, une accumulation de souvenirs involontaires. Au cours des quinze volumes, c'est la thèse du souvenir involontaire qui donne lieu à la création de l'oeuvre même.

La modalité de ce souvenir involontaire, de cette mémoire involontaire consiste en un retour au passé par la vertu d'une sensation identique. (2) Le souvenir surgit sous l'effet d'une sensation. C'est le goût de

(1) Revue de littérature comparée. Justin O'Brien. La mémoire involontaire avant Marcel Proust, Paris, 193

(2) La psychographie de Marcel Proust, page 7. Le Dr Charles Blondel. Plon, 1932.

la gorgée de thé, c'est le bruit d'une cuiller, c'est l'étoffe d'une serviette, le bruit sourd d'une conduite d'eau, les pavés inégaux. Il suffit d'une telle sensation pour que le narrateur vive son passé comme s'il était présent. Mais ce doit être avant tout une sensation, car seules les sensations sont capables de porter l'édifice immense du souvenir.

Proust se souvient de la mort de sa grand-mère un an seulement après la mort de celle-ci. C'est, dans le même hôtel, dans la même chambre, que se penchant, pour lacer ses souliers, une douleur lui remémore immédiatement la chère morte.

« Les jambes, les bras sont pleins de souvenirs engourdis... » Et bien qu'il ait perdu le souvenir d'Albertine, un mouvement de son bras lui rend un instant, avec le souvenir de sa chambre à Paris, le souvenir de la morte. La mémoire involontaire des membres n'est qu'une pâle et stérile imitation de l'autre.

La mémoire involontaire a l'effet de plonger Proust ou le narrateur dans une « essence précieuse ». Cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel... » (1)

L'explication? C'est que la mémoire involontaire procure une félicité (Proust use très souvent du mot félicité dans son oeuvre par apposition au mot souffrance) une certitude sans égale, elle pénètre « d'un plaisir non pas de la même espèce que les autres, lesquels nous laissent plus instables, incapables de les retenir, de les posséder, mais au contraire d'un plaisir consistant, délicieux, paisible, riche d'une vérité durable, inexpliquée et certaine... » (2)

Cette félicité surpasse donc toute félicité terrestre. « Elle est joie et joie qui dissipe toute inquiétude sur l'avenir, tout doute intellectuel. » (3)

Cette mémoire involontaire procure une si forte sensation au narrateur qu'il a l'impression que le moment vécu dans le passé est le moment actuel.

Mais le souvenir involontaire dépend seul du hasard. Et dès « qu'on est deux » il disparaît. « Les hommes en société ne les aperçoivent jamais... » (4)

La mémoire involontaire s'oppose ainsi à la mémoire volontaire. On a vu au début de ce travail que Proust avait déclaré que c'est cette distinction entre la mémoire involontaire et la mémoire volontaire qui faisait la distinction entre Bergson et lui.

(1) Du côté de chez Swann, page 70, Vol. I.

(2) A l'ombre des jeunes filles en fleurs, page 61, Vol. I.

(3) Le Temps retrouvé, page 7, Vol. II.

(4) Sodome et Gomorrhe, page 82, Vol. II.

La mémoire volontaire ou purement intellectuelle « est froide et sans couleur ». (1) Elle est purement officielle. C'est avec cette mémoire que les élèves passent les examens, répondent aux questions qui leur sont posées. Elle ne crée rien. Elle est « comme un mauvais peintre qui donne au passé étendu sur une même toile les tons conventionnels et tous pareils ». Elle est utilitaire et pratique.

« Au grand jour de la mémoire habituelle (volontaire) les images du passé pâlisent peu à peu, s'effacent, il ne reste plus rien d'elles, nous nous ne les retrouvons plus. » (2)

De cette mémoire volontaire, Proust se croit autorisé à dire que les renseignements qu'elle donne sur le passé « ne conservent rien de lui ».

Benjamin Crémieux a très bien vu dans Proust le premier écrivain qui ait fait de la mémoire le fondement d'une oeuvre. « Si, écrit-il, au premier abord, on reste confondu par l'étendue et la puissance de son intelligence, de sa fantaisie, de sa sensibilité, de sa faculté d'introspection, de ses dons d'anatomiste et de physiologiste physique et moral aussi bien que par celle de sa prodigieuse mémoire et si l'on est tenté d'admirer surtout en lui la rencontre de tant de dons le plus souvent contradictoires—portés chacun à un rare degré d'excellence — et d'expliquer par cette rencontre la variété et la pluralité de son oeuvre, il semble qu'il faille en définitive tenir la mémoire pour sa faculté maîtresse et la considérer comme la génératrice, l'ordonnance de toutes ses autres facultés qui ne jouent que pour aider à l'exercice et à l'usage du souvenir. » (3)

Cette mémoire, dont Benjamin Crémieux fait ici l'éloge, n'est-ce pas encore à elle que l'on doit les merveilleux *Pastiches et mélanges*. Là encore Proust crée plusieurs pastiches d'écrivains classiques, tels que Flaubert et St-Simon. Ce sont là sans doute des souvenirs de lectures dont il tient à se débarrasser en les imitant, car imitant leur style et leur prêtant des idées, il les cristallise... mais pas sa mémoire. Sa mémoire rend compte de ce qu'elle a retenu. Mémoire du corps et de l'esprit. Mais mémoire pareillement importante. Il n'est pas jusqu'à la forme du dialogue qui ne semble enregistrée. Cette mémoire de Proust semble une arme qui l'a aidé à se protéger contre l'écoulement du Temps et le changement des choses.

Paul TOUPIN

(1) *Albertine disparue*, page 140, Vol. II.

(2) *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, page 196, Vol. I.

(3) *Du côté de Marcel Proulx*, Benjamin Crémieux, page 3.

Macédoine

Introduction:

Voici, en hommage aux végétariens, un sketch fantaisiste intitulé « Macédoine ». Il nous transpose dans un « panier à salade » où le dialogue des légumes ressemble un peu à celui des humains: personne n'est content de son sort...

Navet: (Soupirant) Quel triste sort que le mien! Dans le monde des humains on me regarde comme le symbole des imbécilités! Oui, je suis ce végétal malheureux et insipide dont tout le monde rit. Je suis hélas, un navet!

Poireau: Ne vous plaignez pas! La vie n'a guère été plus généreuse envers moi, le Poireau. Je suis, comme vous, une image d'idiotie et de stupidité. On dira toujours d'un sot: « Bah! celui-là, c'est un poireau ».

Navet: On dit plus souvent: « C'est un navet »! quand il s'agit de qualifier une mauvaise production de l'esprit humain. Je suis « une nullité ».

Poireau: Peut-être, mais au moins, vous êtes beau. Vous êtes rond et rouge, plaisant à regarder!

Navet: Il en est toujours ainsi des navets! Quand on les regarde, ça n'est pas mal, mais, quand on les examine... c'en est fini de leur réputation.

Poireau: J'aimerais tout de même mieux être à votre place! Regardez-moi un peu. Je suis laid et sans élégance! J'ai des moustaches au pied et un corps qui s'effeuille. Si je me mêle de faire des enfants, on en rit et on les appelle: les échalottes. Quelle triste destinée que la mienne!

Poire: Elle n'est pas plus douloureuse que la mienne, messieurs.

Navet: Oh! dame Poire! Comment allez-vous?

Poire: Je suis en proie à une crise de mélancolie. Comme vous deux, je déplore l'insignifiance de ma personnalité.

Navet: Mais, vous êtes si jolie, Dame Poire.

Poire: Hélas, ma renommée n'est pas plus flatteuse que la vôtre. C'est moi qui symbolise le monopole de la bêtise humaine. Je suis « une poire ».

Poireau: (Compatissant) Evidemment, vous qualifiez surtout... les femmes!

Poire: Merci, je vois que vous compatissez.

Poireau: Dame! puisque le Poireau est un synonyme de Poire.

Poire: Mais non, pardon, vous oubliez Poireau, que nous ne venons pas du tout de la même famille. Vous, vous êtes un terrien, confiné au sol. Moi, je descends de l'arbre généalogique des Du Poirier Trop Lourd.

Navet: Vous venez de la branche cadette?

Poire: Non, de la branche « Qu'a cassé »...

Navet: Votre sort, charmante Poire, n'est vraiment pas si lamentable. Voyez un peu. Vous êtes jolie. Vous avez les hanches bien rondes et une taille fine.

Poire: Oui, mais j'ai une si petite tête!

Navet: Peu importe! Chez une femme, ce n'est pas la tête qui compte...

Poireau: Mais non, c'est le coeur.

Poire: (Triste) Et justement, j'ai le coeur bien malade.

Navet: Oh! vos pépins sont en désordre?

Poire: Non, mais j'ai dans le coeur, un ver affreux qui me ronge.

Poireau: Un chagrin?

Poire: « Un amour m'est venu, comme on en voit sur terre. »

Navet: Mais l'amour, c'est charmant. Qui donc est l'élu de votre coeur?

Poireau: Serait-ce moi, le Poireau?

Poire: Ah non! Je ne suis pas si bête: je sais que vous êtes de la famille des « oignons ». Et ceux-là... ils font pleurer toutes les femmes!

Navet: Ce n'est pas moi?

Poire: Non plus... Hélas, je me suis énamourée d'un végétal de la haute classe. Il est trop bien pour moi.

Navet: Comment est-il?

Poire: Il est beau, très grand et très distingué. Il ne voudra jamais d'une petite poire.

Poireau: Nous le connaissons?

Poire: Bien sûr. A la parade du printemps, c'est lui qui marche en tête des légumes. Il est tambour-major. Il porte un magnifique panache de feuilles et il sent si bon...

Navet: C'est...

Poire: Le céleri!

Navet: Oh! c'est un libertin: on le voit toujours au milieu des Olives!

Céleri: On a parlé de moi?

Poire: (Emue) C'est lui!

Poireau: Vous arrivez à temps, Céleri, dame Poire nous avouait justement...

Navet: Son amour.

Céleri: Pour qui?

Navet: Pour vous!

Céleri: (Ravi) Vraiment? (Doux) C'est vrai, jolie petite Poire, vous m'aimez?...

Poire: (Confuse) E... oui.

Céleri: (Gentil) Comme elle est simple et charmante dans sa naïveté!

Poire: Vous n'êtes pas fâché?

Céleri: Au contraire. Je suis ravi.

Poire: Vous êtes pourtant, si je puis dire, un bien grand homme!

Céleri: Oui, mais les grands hommes sont toujours charmés d'avoir l'admiration des poires...

Poire: Alors, vous ne me repoussez pas?

Céleri: Vous me plaisez. Vous m'aimez. Donc, je vous épouse!

Navet: Oh! la, la, qu'est-ce que ça va porter comme fruits!

Céleri: Nous aurons des rejetons qui posséderont la beauté grasouillette de leur mère et l'esprit subtil de leur père.

Navet: Pourvu que ce ne soit pas... le contraire!

Poire: Mais, on rira de nous, après notre mariage. On dira: « Il est si beau, si charmant et dire qu'il a épousé une poire! »

Céleri: C'est toujours ce qui arrive. Les êtres de ma qualité n'ont besoin que d'une petite femme accorte et docile, un peu bête et pot-au-feu.

Navet: M'invitez-vous à la noce?

Poire: Bien sûr, Navet, et vous aussi monsieur Poireau.

Poireau: Nous serons placiers?

Céleri: Mais oui, vous placerez nos invités de marque. Il y aura de « grosses légumes »...

Poireau: Ah oui, les cocos...

Navet: Les citrouilles, les melons.

Poireau: Nous inviterons l'ambassadeur des Pays Chauds, monsieur Pamplemousse.

Navet: Mais la majorité de l'assistance sera composée d'anonymes patates!

Céleri: Ne les dédaignez pas. Elles forment le « peuple », toujours humble mais précieux.

Poire: Nous nous marierons dans la chapelle de Cinq-Foins, mais qui bénira notre union?

Céleri: Ce sera mon bon ami, le « Père Sil »...

Poire: Et la salle sera toute décorée de choux-fleurs!

Navet: Que ferez-vous, après la noce?

Céleri: Mais, nous ferons comme tous les gens mariés: nous irons « planter des choux »...

Cherubina SCARPALEGGIA

Mallarmé

Mallarmé ou la stérilité, Mallarmé ou la pureté, Mallarmé ou le chant secret, Mallarmé ou la poésie.

Le charme qui jaillit de l'oeuvre de cet homme toujours vu de dos découle surtout de l'état d'âme dans lequel nous pénétrons dans l'oeuvre du maître. Sa poésie, ô prodige, en se livrant à nous, nous fait nous mieux connaître. C'est sa grande perfection que nous la retrouvons en nous. Mais trop peu le comprennent. Il faut se livrer entièrement à Mallarmé pour en retour jouir de lui le plus intensément possible. Et combien la récompense en ce don est grande et en somme, combien facile pour un coeur qui s'y adonne, l'entrée de ce sanctuaire de la Poésie, un peu rigide, soit, trop retourné sur lui-même, encore, mais si vaste de projections humaines! La poésie d'un Mallarmé, au contraire de celle d'un Baudelaire ou d'un Rimbaud, ne laisse pas de blessures dans la pensée. Ces poètes vous pressent, vous étreignent, vous meurtrissent l'âme pour vous livrer leur message. C'est autant par leur désespoir apparent que par leurs souffrances authentiques qu'ils vous forcent à les aimer. Mallarmé, lui, par une pudeur toute poétique, se tient un peu éloigné de vous. Il vous murmure à l'oreille des choses comme il ne s'en dit plus:

Si tu veux, nous nous aimerons,
Avec tes lèvres, sans le dire.

Il ne vous enchaîne pas à lui, mais c'est lui plutôt qui demeure en vous, qui de tout le poids de sa présence en poésie vous charme et vous laisse vivre de lui. C'est ainsi, par un contact soutenu et de plus en plus mêlé à notre existence, que nous nous attachons à lui. Loin de l'assécher, sa poésie fait bouillonner l'âme. Elle n'est pas de ces fruits rapidement mûris, qui à peine détachés de la branche mère, se plissent comme de vieilles têtes de poupées. Non, comme une grappe mûre et toujours bleuisante de pensée, la poésie de Mallarmé ne quitte plus, après s'y être attachée, la branche feuillue de notre coeur.

* *
*

Que n'a-t-on pensé et raconté sur la stérilité de Mallarmé? Sans doute son oeuvre se résume en un mince recueil de poèmes et un non moins restreint bouquin de prose. Mais l'art et la mission d'un écrivain ne se jaugent pas à la mesure des feuillettes qu'il a barbouillées. Mallarmé est-il aussi stérile qu'on s'amuse à le prétendre? Il a opté pour le durable. Est-ce bien là ce qui constitue l'essence de la stérilité?

Mallarmé, s'est complu dans un labeur qui peut sembler excessif, mais combien profitable et conquérant, de se reprendre mot à mot, strophe à strophe, en sorte que chaque vers résonnât de son ampleur personnelle. Il s'est appliqué à la tâche difficile de dire peu, et peut-être pas des choses essentielles, mais de rendre à tout ce qu'il disait sa plénitude de sens, afin que chaque vers soit un nouveau poème sur de nouveaux horizons. Mallarmé ne nous révèle qu'une poésie: celle dont tout coeur fier est le siège. Et c'est en brisant l'écorce, parfois amère, jamais banale, de ses poèmes que nous nous retrouvons en face de l'allègement de notre âme.

Son attitude relève d'une des plus pures traditions françaises, le sens des valeurs. Loin de s'adonner au labeur facile de livrer son âme à nu, il a préféré ne nous en faire don qu'après l'avoir revêtue de ses plus splendides oripeaux. Aussi, de toute son oeuvre, rien n'est-il à rejeter, mais au contraire, chaque vers est comme le départ vers une connaissance poétique plus intense, moins animale et plus intellectuelle. Son oeuvre me fait songer à cette face de jeune fille, presque une enfant, qu'a peinte Pellan, figure toute de finesse concentrée, un peu rêveuse, alanguie, mais si pénétrante que rien ne saurait plus nous la faire oublier.



Il est une façon de se placer en face de l'art qui le détache complètement des misères de la vie et le présente à l'homme conquis comme une vestale éclatante de blancheur et de pureté. Que d'écrivains se sont essayés à ce jeu de faire rendre à leur bestialité scabreuse un son de pureté et de candeur! D'autres, par ailleurs empreints de volupté refoulée, si j'ose associer ces termes antinomiques, nous livrent un message qui, parfois associé aux pamoisons de la chair, n'en demeure pas moins éloigné de toute attache au vice. Car leur passion, loin de la concentrer à leur chair, ils l'universalisent, lui trouvent une échappatoire dans l'universalité. Mallarmé trouve facilement place dans cette catégorie d'écrivains. Sans doute son oeuvre ne peut servir d'introduction à un cours de morale; mais le sujet mallarméen est traité avec tant de perfection qu'aucune considération voluptueuse ne saurait prendre le pas sur l'émotion esthétique. Mais il est pur aussi d'une autre manière. Comme on dit d'une colonnade grecque ou d'un marbre antique qu'ils sont purs, ainsi qu'un poème. Que les mots, les vers, les strophes se groupent, se fondent, s'entrelacent pour former un tout uni et gracieux qui dégage la beauté. Et voilà une nouvelle manière de conserver la poésie en pureté. Mallarmé est le grand maître des poèmes formels. Avant lui, le Parnasse s'était proposé de rendre au vers français sa pureté plastique. Que son idéal ait été atteint, les sonnets

de Hérédia en sont le gage. Mais Mallarmé, comme un aigle royal, s'élançait dans les airs, dépasse Baudelaire et Gautier en perfection et d'un seul coup d'aile atteint le sommet de l'art. Un écrivain canadien très discuté pour ses idées politiques, a affirmé qu'ils « s'était laissé posséder par la nature et qu'elle l'étreignait sans repos ». On pourrait dire de Mallarmé que c'est la forme qui l'étreint. Mais chez lui, la perfection de la forme est en fonction directe du contenu du poème. Il est à remarquer que les poèmes où il semble avoir le moins à dire, sont aussi de forme les moins parfaites.

* *
*

La caractéristique mallarméenne la plus décriée, c'est son ésotérisme. Car Mallarmé se complait vraiment dans l'obscurité du rêve. Comme ces philosophes d'Alexandrie que seuls les initiés parvenaient à comprendre, Mallarmé n'a pu, au début du siècle, être compris que de ceux qui l'avaient fréquenté. Mais aujourd'hui, un lecteur assez délicat et rompu aux sinuosités de la langue, peut facilement entrer en contact avec le Mage. A quoi tient cette obscurité voulue du poète?

Comme tous les symbolistes du siècle passé, Mallarmé croyait à la nécessité du mystère et de la fluidité en poésie. Et le procédé poétique le plus susceptible de conférer aux vers le mystère et la fluidité voulus, c'est le symbole. Or, le symbole, ce doit être, selon Maurice Denis, l'expression et la provocation d'un état d'âme, au moyen des rapports de couleurs et de formes subconscientes. Mais qu'y a-t-il de plus subtil, de plus changeant qu'un état d'âme d'une imprécision aussi délicieuse? Rien. Et c'est ce balancement de toutes les facultés que Mallarmé essaye de capter et d'équilibrer. Mallarmé, pas plus qu'un Claudel ou qu'un Valéry (moins peut-être, vu son penchant pour la concision) ne peut rendre claire et limpide comme une eau jasarde sa poésie flottante comme un rêve. C'est dans la connaissance des sentiments impondérables qui sont liés par la main à la réalité, mais que le rêve entraîne, que Mallarmé est le plus grand et demeure le plus lui-même. Son seul défaut c'est peut-être de trop combler l'attente, de trop remplir le vide, en sorte que tout sel après lui nous semble affadi.

* *
*

Je me souviens de la première fois que j'ai lu Mallarmé. En ouvrant le volume, dès la première strophe, j'ai senti comme un parfum qui s'enroulait autour de mon âme et qui ne me laissait plus. Je sais maintenant,

après un contact plus prolongé avec Mallarmé, que ce que je croyais être un doux envol vers les scieux romantiques, c'était vraiment la Poésie. Cette impression, que plusieurs croiront passagère et trop tôt disparue, je la ressens chaque fois que je relis ne fut-ce qu'une ligne de Mallarmé. Et tous ceux qui ont lu Mallarmé peuvent lui rendre le même témoignage. Mallarmé recèle la poésie, il est lui-même Poésie. Il a compris toutes les possibilités d'une alliance très étroite entre les paroles et la musique. De chacun de ses poèmes, il a voulu faire une chanson et comme dit si bien Verlaine, « une chanson bien douce ». Rarement a-t-on vu un homme aussi complètement adonné à son art. C'est ce sacrifice, ce don total qui fait la véritable grandeur de Mallarmé. Il a travaillé les grands comme les petits poèmes avec le même souci de livrer à l'âme le monde en beauté. C'est pourquoi son oeuvre nous demeure si chère. Que sa poésie entretienne toujours en nous une atmosphère de joie, ce culte de la perfection sans lequel tout labeur est vain et toute intention stérile!

Jean-Ethier BLAIS

Saison

Ignore ces vergers aux branches alourdis
 Sous le multiple poids de leur fécondité,
 Vergers du Sagittaire où flambe l'incendie
 Semble avoir épuisé tous les suc de la vie...

Vergers du Sagittaires où flambe l'incendie
 Transmuant en rousseurs ces feuillages d'été
 Qu'un jour nous connaissons, et pourpres et dorés,
 A l'heure des regrets et des mélancolies...

Vergers de nos hivers, frileux et nus et vides
 Crispés sous les glaçons de leur écorce froide;
 Ignore ces rameaux, et du secret courtil.

Que je t'ai découvert, pousse l'unique porte
 Et ne crois avec moi qu'à l'heure qui m'apporte
 Le vol d'or des pollens de tes flores d'Avril!

Nancy, France

Jean DARWEL

POLITIQUE

Opinions libres.

Critique du gouvernement représentatif

« Il n'y a pas de décision de la majorité, mais seulement des chefs responsables, et le mot « conseil » doit reprendre sa signification primitive. Chaque homme peut bien avoir à son côté des conseillers: la décision reste le fait d'un seul ».

(HITLER)

C'est une tentative bien vaine que de vouloir concilier l'exercice du pouvoir avec le régime parlementaire. Telle est l'« âpre vérité »: pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à constater le présent état de choses, qui sévit de façon particulièrement désastreuse au Canada et aux Etats-Unis. A l'exemple des Américains, nous courons à la guerre civile aussi rapidement que nos ouvriers fuient l'usine et que diminue la valeur de notre dollar. L'instabilité financière, la hausse incontrôlable des prix, le rationnement à outrance, le nivellement des salaires, les fluctuations économiques, les désordres sociaux de toutes sortes, bref le déséquilibre érigé en système au profit des grands financiers ou des hauts fonctionnaires, au service du capital ou de la basoche, annonce à coup sûr la révolution, et présage la fin d'un régime trop faible et désormais irresponsable. Il n'est pourtant pas nécessaire, pour avoir une notion juste de ces choses, de remonter tout le cours de l'histoire. Les expériences de 1936, de 1917 et de 1789 devraient suffire à nos intelligences: elles nous disent assez de quels yeux il faut voir la réalité. Au surplus, on n'a pas besoin d'être prophète pour parler ainsi. Prédire est toujours inutile: vrai ou faux, on ne vous croira jamais; ce qui importe avant tout, c'est de prévoir.

Mais, ne cherchons pas les pingouins sous les tropiques. C'est beaucoup plus simple que cela. La situation actuelle, semble-t-il, vient d'un manque d'autorité, d'un défaut de direction; et, afin d'être le plus clair possible, j'ose affirmer qu'elle est l'effet d'un pouvoir politique inexistant. Notre bateau navigue sans gouvernail: l'image est vieille, j'avoue, mais la chose ne l'est pas moins. Ici, nous devons signifier à Monsieur King que sa politique à bascule nous donne, depuis longtemps, le mal de mer. Quant

au président Truman, je ne sais si tous les Américains pensent comme moi, mais, à mon avis, il eût peut-être fait un excellent ministre sans-portefeuille, attendu qu'il a si bien joué ce personnage quand il agissait en qualité de secrétaire et de conseiller de Roosevelt. Il ne m'appartient pas, toutefois, de faire le procès de nos politiciens... encore moins d'amender la constitution américaine. Je me bornerai plutôt à exposer les raisons de la faiblesse irrémédiable du parlementarisme. Cela revient à expliquer comment il est difficile d'être à la fois député et homme de bien, et à dire pourquoi le gouvernement représentatif, élément essentiel de la démocratie, n'est pas un gouvernement mais une école de rhéteurs, quand il n'équivaut pas à une ennuyeuse bouffonnerie.

Il y a des vérités qui évoluent, parce qu'elles sont intimement liées aux contingences qui en conditionnent l'évolution. L'homme moderne, par exemple, est incapable de penser comme ses ancêtres. La vie ayant changé d'aspect, nous ne sommes pas impressionnés de la même façon que l'étaient les Grecs ou les Romains de l'antiquité. C'est pourquoi l'historien commet une grave erreur, qui prétend juger avec impartialité tel empereur romain ou tel roi de Macédoine d'après des conditions qu'il n'est pas en mesure d'analyser, ou d'après celles qui régissent notre monde actuel. Fustel de Coulanges, au début de son ouvrage célèbre, « La Cité Antique », dénonce cette erreur. Néanmoins, ces vérités qui évoluent sont autant d'aspects d'une seule et même vérité: la nature.

Comme tout ce qui lui est propre, la nature, elle, ne change pas. La société est naturelle, et l'ordre, conforme à la nature de la société; d'où le caractère anti-social de l'anarchie, conséquence inévitable de la démocratie. Le rôle de la politique n'est donc pas de faire les sociétés, mais d'en assurer l'ordre. Voilà une vérité fondamentale, indépendante des conditions. Elle vaut pour tous les peuples; on l'a reconnue et admise à toutes les époques. Or, il est absolument impossible de fonder l'ordre social sur la confusion politique, puisque toute la politique n'existe qu'en fonction de la société. Pourtant, la démocratie nous donne le spectacle perpétuel de la confusion. La démocratie confond, en effet, le sujet et l'objet du pouvoir: elle ne distingue pas la volonté du peuple de l'autorité politique. La volonté générale... je m'explique: la volonté de la majorité devient la source et le terme du pouvoir. Un gouvernement a-t-il, alors, sa raison d'être? Les représentants du peuple siègent par convention, parlent par convention, agissent par convention. Il n'y a qu'une chose qu'ils fassent naturellement: dormir à poings fermés. Et quand un député se réveille, c'est pour préparer son élection, c'est-à-dire faire un discours rédigé par sa secrétaire.

Un tel système repose sur une erreur radicale. Cependant, lorsqu'on va jusqu'à faire de cette erreur un dogme irrépressible que tout le monde vénère comme un article de foi, il n'y a de place que pour le désordre, la

démagogie et l'anarchie. La constitution d'un Etat démocratique fournit-elle les moyens d'éviter la révolution? Même dans le cas où elle les fournirait, rien ne saurait empêcher la décadence de la nation contaminée par le virus démocratique. Pas de révolution apparente, peut-être; on n'y voit rien de l'extérieur; l'Etat n'en pourrait pas moins par le dedans comme un melon trop mûr dont il est très facile de crever l'écorce. Ce fut justement le cas de la France en mai 1940. La France doit sa défaite bien plus à sa propre faiblesse qu'à la force tant vantée de ses adversaires. Ce fait historique ne présente rien de neuf. Il se renouvelle chaque fois que les mêmes causes sont posées. Nous n'assimilons pas les causes aux conditions: celles-ci sont contingentes; celles-là tiennent toujours à la division indéfinie du pouvoir, au manque d'autorité: elles valent pour tous les cas et servent de la sorte à expliquer toute l'histoire. La condition de l'homme ne change pas sa nature. Qu'on ne vienne pas nous dire: « Les circonstances ne sont plus les mêmes! » — Je le veux bien, mais les hommes, eux, n'ont-point changé.

L'intrusion d'un Sénat dans la constitution aristocratique de Sparte, ou encore l'ingérence des éphores dans la politique nationale et étrangère de l'Etat, ou mieux la volonté de ceux qui crient le plus fort, exercée par les élus du peuple en matière de justice, de juridiction, voir de législation, en un mot l'arbitraire de la majorité ayant force de loi, voilà la vraie raison de l'échec final que subirent les Spartiales, à Leuctres, et la cause véritable de la ruine de Lacédémone. L'historien s'abstient d'exprimer ses jugements: il parlera alors du « sort des armes ». Mais le hasard, effet sans cause, ne décide rien. Le technicien fera valoir le génie militaire du vainqueur, Epaminondas. On lui prouvera, au contraire, que la bataille était perdue d'avance pour les Spartiates. Et, si le général thébain y est pour quelque chose, ce n'est pas l'armée spartiate qu'il a vaincu, c'est le législateur Lycurgue. En réalité, c'est à Lycurgue qu'échoit la responsabilité de cette défaite. En créant une Gérosia, en instituant sénateurs des hommes du peuple élus par le peuple, en confiant, pour ainsi dire, les pouvoirs législatif et exécutif à une assemblée de beaux-parleurs, Lycurgue introduisit dans ses « Institutions » un élément de corruption, ce germe démocratique qui finit toujours par décomposer les organismes politiques ou sociaux les plus solidement constitués. Car, un sénat qui n'est pas indépendant de la plèbe, c'est l'anarchie en permanence au sein de l'Etat. Aristote n'hésite pas à considérer cette carence comme l'un des points faibles de la constitution de Sparte. « Leur pouvoir, écrit-il en parlant des éphores, était si grand et si tyrannique, que même les rois étaient obligés de les courtiser, de sorte que toute la constitution, y compris la royauté, fut minée dans ses éléments essentiels, et de l'aristocratie qu'elle était, dégénéra en démocratie » (1).

(1) « Politique », I. II.

La Gérousia était pour les Lacédémoniens, ce qu'est pour nous, démocrates modernes, la chambre-basse.

N'allons pas plus loin: aucun peuple, si intelligent et si pratique soit-il, n'est qualifié pour se gouverner lui-même. Il est nuisible à une nation qu'elle soit représentée par ses élus. Le gouvernement représentatif exprime une contradiction dans les termes, puisque la représentation populaire, en raison de l'opposition parlementaire ou boycottage systématique qu'elle implique, annule les effets de l'autorité, et entraîne par là l'instabilité administrative, le désordre, le chaos. Pour se maintenir au pouvoir, un gouvernement faible doit flatter le peuple: c'est pourquoi il le consulte. Le dictateur-né, fort de son autorité personnelle, de son ascendant naturel sur tous ceux auxquels il commande, ne consulte personne; autrement dit, il n'achète pas le pouvoir; seulement, il s'en empare pour l'exercer en vue du bien-commun. Le bien-commun est en effet la seule autorité, l'unique tribunal auquel le chef-d'Etat doit rendre ses comptes. La volonté générale n'est rien: si elle valait quelque chose, elle ne serait pas la somme de toutes les volontés mises ensemble, et qui n'ont de vouloir que pour l'intérêt personnel et immédiat de chaque individu. Ne vous demandez pas ce que fait le citoyen dans l'isolement. Il pense d'abord à lui, ou plutôt à ceux qui lui ont promis une sinécure à vie. Au reste, si la volonté de la majorité était la norme d'une saine politique, le bien-commun résiderait ailleurs que dans la formule « panem et circenses ».

Comment imaginer, maintenant, que de futurs députés, qui dès avant l'élection corrompent leurs électeurs à force d'argent et de whiskey, puissent, une fois élus, représenter honnêtement tous les citoyens? Allons! il est des temps de niaiser, comme dirait Pascal. C'est l'évidence même: le gouvernement représentatif est un leurre abominable. Pourquoi se donner tant de mal à trouver des arguments contre le parlementarisme... une farce de la foire entremêlée d'airs d'opéra? Nous sommes conduits par des têtes de bouffons, par des cervelles d'histrions farcies de tirades philosophiques, de grands principes économiques. Il faut détruire le gouvernement représentatif, anéantir le parlementarisme. La meilleure façon d'y arriver, ce n'est pas en incendiant les parlements: les préjugés sont indéracinables, et l'on risquerait alors de passer pour criminel aux yeux des bourgeois; le bon moyen serait plutôt d'enlever aux députés leur salaire fixe, et de ne les payer que pour leurs bonnes actions. Un député est un homme qui dort ou qui parle, à moins qu'on ne l'oblige à faire les deux à la fois.

Démolir la chambre, renverser les sièges et supprimer l'électorat comme source du pouvoir, voilà la conclusion logique à laquelle on aboutit si l'on a eu vraiment l'intention de faire une critique loyale et objective du « gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ».

CHRONIQUE de la POESIE

Consolation

Couché sur les mousses
j'écrirai des vers
pour toutes les rouses.

Sur les lèvres douces
de toutes les rouses
je mettrai mes vers.

Leur nez se retrousse
moqueurs et pervers.
Sensitives rouses.

Dans le vent qui pousse
se perdront mes vers
écrits dans les mousses.

Janine HEBERT

Le Jazz en moi

J'éclate en jazz
Comme le ventre des tambours.
La trompette
De mon coeur
Hurle.
La trompette chatte
De mon coeur
Miaule.
Deux idées
Délirent de swing sur le parquet
De mon crâne.
L'idée mâle et l'idée femelle
S'engeulent
De spasme en des pas ivres.

Tout gigotte,
 Tout se tripotte,
 Tout vrille.
 Gershwin en pleurs veut me modérer.
 J'éclate
 Comme un tamtam.
 Le piano claque.
 Le piano de mes dents claque.
 J'éclate comme la grosse caisse.
 Le violon Don Juan
 Est
 Tout échevelé.
 Débauche!
 Le jazz est dans mon corps.

Jean McEWEN

Les Iris

Ceux qui suivaient la route

celle que l'horizon avait exploitée
 avant la genèse de monde

Ceux qui suivaient le chemin

piétiné par leur front futur
 depuis la froideur des chastes cosmogonies

Atteignirent au soir les vieilles ténèbres
 Dans les marais à rivages croupissants

C'était le moment de la profusion
 des fleurs

De la condescendance hybride
 des étamines

que la mollesse de l'air
 venait de mûrir

L'iris attendait son soleil

Le vagabondage de ses vêtements
para l'entente dans la nuit

Son oeil suçait le sommeil des
étoiles

Mais la vallée gémissait de son
étroit silence

Quand vint le matin poussiéreux

un linceul passa sur les
viols secrets

Comme une aile de corbeau sur la bulbe

Et tous ceux qui étaient venus couvrirent
leur figure

Avril 1946

Isabelle LEGRIS

Daudelin Ode

Qu'importe si la meute veut crever en masse
Et que l'unique paraisse mystère.
L'âme domine la légende
Et subsiste à la matière.
Que l'odalisque pâle
Souffre l'esclavage d'un corps
Sans cesse moulu
Par la caresse adultère
Qu'exerce dans l'opaque
Une intelligence mâle
Sa prunelle reste quand-même
Suspendue la-bas
Bien haut dans la lumière
A quelque midi fulgurant

Que ne peuvent mirer
 Les yeux mats de la chair
 Ainsi la paupière effacée
 Fait place en son absence
 A l'immensité d'un regard
 Qui ne saurait être sincère
 Mais maintenant que nous
 Les avons connus
 Tous ces spasmes fomentés
 Des faunes en rut
 Dis Daudelin
 A quand les huiles sur kaolin
 En deçà des cimes de volupté
 A quand la fusion
 Des natures égarées
 Par delà les horizons d'iris
 A quand les yeux de Cypris?

Gabriel LA SALLE

Impressions

à Gabriel La Salle,

Mes songes... non! Des clowns hallucinés
 Se disputent le choc d'une étincelle.
 Le feu du ciel les a tous calcinés,
 Le feu qui tord leurs jupons de dentelle.

Ils ont des doigts réfractaires, mes songes,
 Mes pauvres fous capitonnés de rouge.
 On en voit dans les bars, les bars qui longent
 Des ports où l'on s'embarque, où l'eau bleue bouge!

Quand vous en rencontrez, hantant la rive,
 La rive indispensable au bord du monde,
 Dites surtout: ce sont des clowns qui sondent
 Si la mort vaut la peine qu'on s'en prive...

André BELAND

Printemps fleuri

O Muse du printemps, viens dans mon grand jardin.
 Ecoute doucement les doux chants de la rose,
 Le son sentimental de l'élégant jasmin.
 Réveille la nature et que tout bruit repose.
 Dans le monde des fleurs, l'orchestre du printemps
 Par un brillant accord a commencé la pièce.
 Entends-tu le muguet et la douce caresse
 Des clochetons tout blancs qui jassent en sonnant?
 O Muse, comprends-tu la triste mélopée?
 La chanson du lilas perché dans les hauteurs,
 Qui regarde la terre et s'ennuie de ses soeurs,
 Mélancolique fleur qui craint sa destinée?
 La pivoine au teint blanc s'éveille tout à coup,
 Jetant dans l'air joyeux une note éclatante.
 Rose et Pourpre, ses soeurs, à cet appel si doux
 S'ouvrent à l'harmonie embaumée et troublante.
 O Muse du printemps, écoute mon jardin.

Yvonne ROY

A l'idéal

Dans le ciel, le recensement des étoiles;
 Je n'en compte que deux;
 Deux lampes mortes aux regards très doux
 En révulsion éternelle,
 Deux points roses au coin
 Du miroir dont tu couvres tes seins.
 Tant il est profond le vermeil de l'aube,
 Les baisers y frôlent des abîmes
 Suspendues au bout de tes cheveux;
 Tant il est loin le charnier des jours,
 Les bustes y sombrent leur gloire,
 Toute seule dans les linceuls de leur cercueil.
 Tu t'étires la croupe comme une assumption,
 Monteras-tu jusqu'à la limite
 Pour accoucher les astres qui vont naîtres?
 Formidable le pied de la Vénus de Milo,
 Mais le tien, perdu, court les menuets,
 Après minuit, avec deux étoiles qui boitent.

François PELADEAU

LES LIVRES



LES FEUX S'ANIMENT

roman de Jean Blanchet,

édité par Fides, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal, 1946

« Les feux s'animent » est un roman dont la thèse n'excuse en rien la production. Quand on a des idées généreuses, on doit les exprimer adéquatement. Jean Blanchet prêche le retour à la terre; j'ai bien peur qu'il ne nuise à sa propre cause.

Un plus complet recueil de lieux communs et parfait modèle de la façon dont il ne faut pas écrire serait introuvable. Quand donc comprendra-t-on qu'il faut savoir sa grammaire avant d'écrire? Monsieur Jean Blanchet qui s'évertue à l'imparfait du subjonctif dans le dialogue, se permet d'écrire « tous les délices » et rivalise avec Delille dans le pléonisme et la périphrase.

Si nous voulons que la culture et le goût du Canadien français se crétinisent de plus en plus, il faut que d'autres romans comme « Les feux s'animent » s'écrivent et que nos éditeurs s'empressent de les publier.

François PELADEAU

MONTREAL, MA VILLE NATALE

par Albert Ferland

Jules Ferland, éditeur

ESSOR VERS L'AZUR

par Georges Boiteau

Editions du Lévrier.

Il nous est bon, à nous, admirateurs du *Tombeau d'Orphée* ou du *Voyage d'Arlequin* de faire le voyage du retour vers ces poètes qui entrent dans le passé, et de mesurer tout l'espace qui nous sépare d'eux; rien n'est plus captivant pour un amateur de poésie canadienne que cette expérience de recul, si enrichissante et réconfortante. Ce n'est qu'après un pareil retour en arrière que ressortent le talent et la beauté de nos poètes actuels, jeunes et remplis de sève: un Gilles Hénault, une Anne

Hébert, un Réginald Boisvert. Tout ceci pour dire quelques mots sur le *Montréal* d'Albert Ferland.

Albert Ferland a été vers la fin du siècle précédent un poète sur lequel on comptait pour donner à la poésie canadienne sa place lumineuse au soleil. Il n'a pas rempli ce rôle. Brave poète mineur, ami de l'alexandrin, distingué, il a écrit une poésie saine, qui par instants rejoint un beau lyrisme, comme dans *Ville fleur de l'idée*, et a contribué à faire de notre poésie une poésie sans barbarismes et avec une certaine teinte d'originalité.

Ses vers non encore parus méritaient d'être recueillis et livrés au public, ne fût-ce que comme un dernier hommage à un homme qui a aimé la poésie. Et pas seulement pour cela: certains poèmes, comme *la Fête au château de Ramezay* méritaient de survivre. Il s'en dégage un vrai parfum de l'ancien temps, comme d'un vieux portrait oublié des grand'mères. Encore *Le parc dans l'automne*, voilà Ferland à son meilleur: une tristesse douce, le recueillement des âmes qui s'en vont. Un Français aurait écrit un vers comme:

« Adieu les fins jets d'eau frissonnants, lis liquides »
que nous en resterions pâmés.

Poésie non pas inférieure sans doute, car on y sent le frémissement d'une âme, de mi-chemin plutôt, qu'il faut savoir apprécier mais à laquelle il ne faudrait pas retourner.

*
* *
*

Nous trouvons dans *Essor vers l'Azur*, le premier recueil de M. Georges Boiteau, un autre élan. Voilà un vrai poète avec quelque chose de nouveau à dire. Sans doute Georges Boiteau s'en tient encore aux procédés de l'école, mais la vraie poésie qui est sienne sait toujours sourdre sous la monotonie du vers alexandrin. C'est surtout dans les longs poèmes de la fin du volume, que, avec ce retour constant des rimes-créatrices d'idées et du rythme, cette monotonie se fait le plus sentir. Mais M. Georges Boiteau est un vrai poète et la plupart du temps nous en donne de très nets exemples. *La mort du soleil* par exemple, merveilleux petit sonnet qui dégage beaucoup de poésie, ou encore *La terre qui s'ouvre*, *Contemplation dans la nuit*.

Georges Boiteau dans son premier recueil nous apporte plus de vraie joie poétique qu'Albert Ferland dans son dernier. N'est-ce pas là un signe merveilleux de la longueur du chemin parcouru? Bravo Georges Boiteau! Voilà un poète qui a su ne tomber ni dans le romantisme suraigu de 1900 ni dans l'incompréhensibilité totale de 1946 et nous donner une oeuvre vraiment personnelle, vigoureuse et poétique.

J. E. BLAIS.

Jacques de LAMIRANDE

Paul-L JULIEN

LIVRES
ET
REVUES

L I M P R I M E R I E

de LAMIRANDE

4557 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL CANADA • TÉL BÉLAIR 2916

L'Imprimeur Spécialisé, au Service des Editeurs

Téléphone : BÉLAIR 3126



TOUT HABIT EST STRICTEMENT A LA MAIN SUR MESURES

Habits — Habit — soir — Paletots

269 est, rue e-Catherine
MONTRÉAL

*Exigez toujours des
produits de Qualité*

• • •

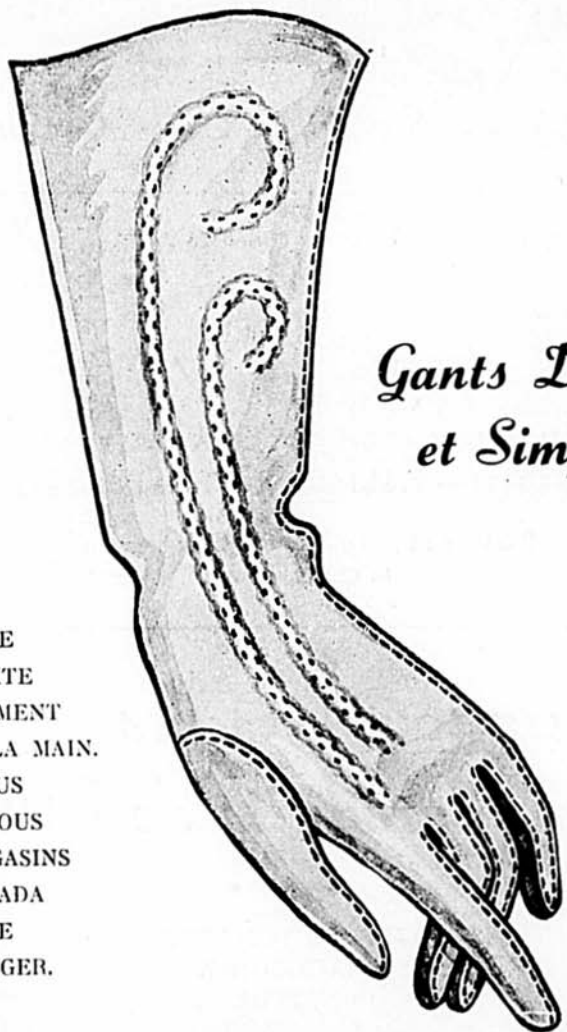
JUS DE TOMATES
MACEDOINE
CONFITURES
MARMELADE
MARINADES
SOUPES

• • •

J. J. Joubert & Fils

St-Vincent-de-Paul

P. Q.



*Gants Duplex
et Simplex*

COUPE
PARFAITE
ENTIEREMENT
COUSUS A LA MAIN.
VENDUS
DANS TOUS
BONS MAGASINS
DU CANADA
ET DE
L'ETRANGER.

Demandez **KILFO**
PAR SON NOM

2053, rue Victoria

Montréal